



Adalbert Stifter

Le Sentier
dans la montagne

Traduction de Germaine Guillemot-Magitot

édition *S*illage

Adalbert Stifter

Le Sentier dans la montagne

Traduction de Germaine Guillemot-Magitot

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

© Droits réservés
pour la traduction de Germaine Guillemot-Magitot.

© Éditions Sillage, 2017, pour l'appareil critique.

ISBN: 979-10-91896-65-8

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage

17, rue Linné

75005 Paris

<https://editions-sillage.fr/>

J'ai un bon ami que nous nommons Tiburius Kneigt. Il n'est pas de ceux qui aiment à parler de leurs contemporains. Pourtant il m'a autorisé à conter une aventure à laquelle il se trouve mêlé, dans l'espoir que les extravagants, qui s'entendent si bien à gâcher leur existence par mille sottises, en profiteront, comme il en a profité lui-même.

Mon ami possède une ravissante propriété où il vit au milieu des fleurs et des arbres fruitiers, en compagnie de son épouse qui est bien la plus jolie femme que l'on puisse rêver. Il est aimé de tous, son visage respire le bonheur, et bien qu'il ait dépassé la quarantaine, il paraît vingt-six ans tout au plus.

Pourrait-on croire qu'à l'origine de cette félicité, il n'y a ni plus ni moins qu'un humble sentier dans la montagne ? Mais il faut dire que mon ami Tiburius a commencé par être un original qu'on traitait même parfois de fou. Nul n'aurait pu supposer que ses excentricités pourraient aboutir à un aussi heureux dénouement. L'histoire est simple mais je préfère la raconter pour le plus grand bien des insensés. J'espère qu'ils en tireront une morale profitable. Quant au sentier, tous ceux qui ont vagabondé dans nos montagnes le reconnaîtront certainement et retrouveront ici les sensations éprouvées en le parcourant. Je doute cependant qu'il ait jamais déterminé une métamorphose aussi complète que celle de mon ami.

Tiberius était donc un original. Ce n'était pas tout à fait de sa faute ; il avait de qui tenir et les influences qu'il avait subies, dès sa naissance, étaient cause de sa bizarrerie.

Son père, le premier, avait beaucoup fait parler de lui. On le traitait, en secret, de cerveau fêlé. Je ne parlerai, toutefois, que de ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Il avait des chevaux magnifiques qu'il se plaisait à dresser et monter lui-même. Ses méthodes étaient-elles mauvaises ? Je ne saurais dire, mais il n'arrivait pas aux résultats souhaités. De rage, il renvoya son palefrenier, mais les choses n'en allèrent pas mieux. Les bêtes étaient rétives, ne se pliaient pas à ses règles et, dégoûté, il les vendit pour le dixième de leur valeur.

À quelque temps de là, il se persuada que sa vue était fatiguée et pour la reposer, il s'enferma dans sa chambre, volets clos, rideaux tirés. Quand son entourage cherchait à le raisonner, à lui démontrer qu'il avait toujours eu des yeux excellents, il ouvrait toute grande une fenêtre, fixait un long moment le gravier inondé de soleil et pouvait affirmer, sans mentir, que la lumière le faisait souffrir. Sur la neige, l'expérience était encore plus concluante. Il resta donc sourd à tous conseils, se coiffa d'une casquette à visière et se cloîtra dans l'obscurité. Au bout d'une année, sa mauvaise humeur tomba sur les médecins, cause de tous ses maux parce qu'ils lui avaient recommandé de ménager sa vue. Maudissant en bloc tous les disciples d'Esculape, il se refusa à suivre aucune prescription, ouvrit fenêtres et volets et se planta, tête nue, les yeux fixés sur un mur blanc en plein soleil. Ce traitement eut pour résultat une fort

douloureuse inflammation des paupières mais, lorsqu'elle fut guérie, il se retrouva en parfaite santé.

Toutefois il n'était pas au bout de ses extravagances.

Après s'être occupé avec grand profit du commerce de la laine, il l'abandonna un beau jour pour faire l'élevage des pigeons, cherchant à obtenir, par croisements, des variétés de plumage. Mais il se lassa de cela comme du reste et fit collection de cactus aux formes bizarres.

S'étonnera-t-on, après cela, si Tiburius était fou ?

La mère ne valait guère mieux. Elle adorait son fils et le couvait à l'excès. Tremblant que le moindre refroidissement ne dégénérait en maladie possiblement mortelle, elle l'enveloppait des pieds à la tête dans des vêtements de laine. Une tricoteuse s'affairait d'un bout de l'année à l'autre à lui confectionner brassières, culottes, chaussettes, manteaux douillets et de la plus grande élégance. Le malheureux petit était couvert jusqu'au menton et des manches descendaient jusqu'au bout de ses doigts. Son petit lit était garni de fourrures, d'oreillers de plume et d'édredons de duvet ; un paravent le mettait à l'abri du moindre courant d'air. Cette tendre maman ne confiait à personne la tâche de commander les repas de son fils. À mesure qu'il grandissait, elle choisissait ses vêtements avec un soin méticuleux. Cherchant à développer son intelligence et son imagination, en évitant tout ce qui pourrait l'attrister ou l'effrayer, elle lui apportait sans cesse des jouets nouveaux, s'appliquant à ce que le dernier surpassât toujours le précédent en intérêt et en charme. Peine perdue d'ailleurs. L'enfant, à sa grande surprise, n'appréciait pas ses cadeaux et, par une bizarrerie

inexplicable, ayant plutôt des goûts de petite fille, laissait là, au bout d'un moment, tous ces beaux joujoux pour aller chercher le tire-botte de son père, l'enveloppait de chiffons et le berçait avec une tendresse toute maternelle. Une troisième influence contribua à déranger le cerveau de Tiburius, ce fut son précepteur. On avait choisi pour instruire le garçonnet un homme sérieux, posé, esclave des règles et des convenances, dût-il en résulter les pires dommages. La perfection était son but et il entreprit de modeler l'élève selon ses principes. Il exigeait que l'enfant s'habitât à s'exprimer en termes choisis, et d'une précision absolue. Toute digression, toute périphrase, toute image était interdite, il fallait un langage concis, des mots exacts, des phrases laconiques. Le pauvre gamin n'ayant le droit de parler ni comme un enfant, ni comme un poète, prit vite l'habitude d'une élocution brève, sèche, elliptique et aussi inintelligible qu'un formulaire ou une recette. D'ailleurs, n'ayant personne à qui se confier, il préférait garder pour lui ses pensées et ses réflexions. L'étude n'offrait aucun attrait à cet être silencieux et renfermé. Quoi d'étonnant à cela ? Lorsque, aiguillonné par les discours du précepteur qui lui démontrait l'utilité des sciences, il travaillait deux ou trois jours avec une louable ardeur et voulait réciter les leçons apprises, son discours était immédiatement entravé par tant de digues et de barrières que son ardeur retombait et il ne lui restait plus qu'à dérouler avec ennui le mince fil des choses essentielles. Malheureusement pour Tiburius, le précepteur ne trouva pas de femme à sa mesure et resta longtemps dans la maison. Ce n'est pas tout. Une quatrième

et dernière influence vint encore peser sur mon pauvre ami. Cette fois c'était son oncle, un célibataire endurci qui avait en ville un commerce prospère. Les parents de Tiburius vivaient dans la banlieue, sur leur domaine et bien que fort à leur aise, guignaient pour l'enfant, l'héritage du vieux garçon. Celui-ci laissait clairement entendre que tous ses biens iraient à son neveu et par suite, s'arrogeait le droit de se mêler de son éducation. Il lui indiquait, en criant à tue-tête, d'excellentes méthodes pour la vie pratique, et entre autres, le moyen de grimper aux arbres sans déchirer ses culottes. Il s'égosillait d'ailleurs en pure perte car Tiburius n'était pas assez hardi pour faire de telles acrobaties.

Avant de continuer mon récit, il me faut expliquer que mon ami ne s'appelait pas Tiburius mais Théodore. Pourtant il avait beau signer ses devoirs d'écolier « Théodore Kneigt », mettre ce même nom plus tard au cours de ses déplacements sur le registre des voyageurs, recevoir toutes ses lettres avec la suscription « À l'honorable Monsieur Théodore Kneigt », il restait pour ses parents, amis et connaissances : « Tiburius ». Tous les étrangers étaient informés que la belle propriété aux environs de la ville appartenait au père de Tiburius. Ce nom bizarre, facile à retenir, qu'on ne trouve sur aucun calendrier, avait gagné de proche en proche comme ces plantes rampantes qui envahissent tout, et cela d'autant plus rapidement que le futur héritier d'une grosse fortune intéresse tout le monde. Rien n'est plus malaisé que de se débarrasser d'un sobriquet et eût-on écrit Théodore Kneigt sur tous les poteaux-frontière, Tiburius il était et Tiburius il demeurait.

C'était encore ce diable d'oncle qui l'avait affublé de ce surnom bizarre. Faute de pouvoir s'extérioriser, l'enfant était devenu distrait. Perdu dans ses réflexions, l'esprit absent, il lui arrivait de faire mille sottises, comme de broser soigneusement son chapeau avant de sortir et d'emporter la brosse au lieu du couvre-chef, ou bien de s'essuyer soigneusement les pieds sur le paillason avant de se mettre en route par mauvais temps, ou encore de prendre son tambour d'enfant comme tabouret afin d'atteindre la plus haute planche de son armoire. Lorsque le vieux célibataire surprenait son neveu à rêvasser au milieu du potager, assis au milieu des plants de salade et s'entretenant avec les hannetons ou les chats, il l'apostrophait avec véhémence : « Holà, Monsieur Théodore, Monsieur Turbulor, Monsieur Tiburius, Tiburius, Tiburius ! »

Donc Tiburius grandit soumis à ces influences conjuguées. Ses éducateurs faisaient bien trop de bruit autour de lui pour qu'on pût discerner sa personnalité, aussi restait-il silencieux, renfermé, sans rien laisser deviner de ses pensées ou de ses sentiments.

Il atteignit ainsi l'âge d'homme et vit maître et parents disparaître l'un après l'autre. Son père mourut le premier, suivi de près par sa femme. Le pédagogue se retira dans un monastère et l'oncle, qui venait de vendre son fonds de commerce, trépassa sans avoir eu le temps de jouir de sa fortune. Tiburius héritait des propriétés de son père, de la dot de sa mère et du capital réalisé par son oncle. Il était donc riche à millions sans autre souci que de toucher régulièrement ses revenus, soit qu'ils lui fussent versés par

la banque ou par le vieux régisseur qui gérait les domaines depuis de longues années. Pourtant il se sentait très désemparé. Sa situation n'était un secret pour personne, il ne manquait pas de filles et de femmes qui auraient été heureuses de l'épouser et ne le laissaient point ignorer. Mais une timidité mêlée de crainte l'empêchait de songer au mariage et il décida de jouir de sa fortune en égoïste.

Il commanda du linge fin, des vêtements chez le meilleur faiseur, un beau mobilier, des tapis somptueux, des tentures de prix ; fit garnir sa cave des meilleurs vins, exigea une cuisine raffinée, de la vaisselle plate, un service impeccable et se complut pendant quelques temps dans cette prospérité et ce bien-être. Comme distraction, il entreprit l'étude du violon et lorsqu'il sut se servir de l'instrument, il en racla du matin au soir en ayant soin, toutefois, de s'en tenir aux morceaux faciles afin de pouvoir jouer sans s'interrompre.

Il ne tarda pas à se lasser de la musique et s'attaqua au dessin et à la peinture à l'huile. Enchanté de ses premiers essais, il les fit mettre dans des cadres dorés et en accrocha dans la maison qu'il s'était fait aménager sur sa propriété. Mais au bout de quelque temps son ardeur s'apaisa, les tableaux restèrent à l'état d'ébauche et les couleurs séchèrent sur la palette.

Entre temps, il se passait mille fantaisies. Les catalogues de librairie l'intéressaient ; il se faisait adresser des ballots de livres et passait des heures à couper les pages et à les feuilleter. Pour lire à l'aise, il commanda un confortable fauteuil de cuir à oreilles, un lit de repos et un pupitre

pouvant se hausser ou s'abaisser à volonté. Il fit accrocher dans son studio un choix de portraits de personnages célèbres dans des cadres sombres ; collectionna des pipes qui en attendant la vitrine commandée pour les ranger, traînaient partout sur les tables en compagnie de briquets, de boîtes à cigares, de pots à tabac finement ouvragés ou richement décorés. Un grand dogue, venu d'Angleterre, couchait dans l'office sur un coussin de cuir et dans l'écurie, quatre magnifiques chevaux attendaient le bon plaisir du maître. Il y en avait une paire d'un beau gris que le cocher affectionnait particulièrement.

Malheureusement toute médaille a son revers, et tout cela n'allait pas sans déboires et sans déceptions. Ainsi on avait vainement cherché une place pour le lit de repos, toutes celles qui auraient pu convenir étant occupées par de vieux divans, et les belles armoires sculptées durent rester dans les caisses car on ne savait où les mettre. Tiburius se trouvait à la tête de douze robes de chambre, d'une quantité invraisemblable de clefs de pendules et s'il voulait une canne pour aller se promener, il pouvait en choisir une différente chaque jour de l'année. C'était un vrai casse-tête et lorsque, par les belles soirées d'été, il observait les valets de ferme rentrant les charrettes de foin ou de blé, il se sentait sourdement irrité contre ces rustres insoucieux qui plaisantaient en brandissant joyeusement leurs fourches au bout de leurs bras aux manches retroussées.

Il sombrait, peu à peu, dans la mélancolie, jusqu'au jour où il dut s'avouer qu'il était malade. Des tremblements

nerveux, des vertiges, des insomnies, d'autres signes étranges le confirmaient dans cette idée.

Ainsi quand il rentrait de promenade à l'heure où le jour tombe, une petite ombre bizarre, pas plus grande qu'un chat, montait l'escalier à côté de lui. Il ne la voyait jamais ailleurs et cela lui portait sur les nerfs. Ayant lu nombre de livres de science et de philosophie antique et moderne, il cherchait à se raisonner. Mais comment douter de ce qu'on voit de ses propres yeux ? Plus son entourage se montrait sceptique, plus il s'entêtait dans ses affirmations, affichant un sourire ironique et se moquant ouvertement de ses contradicteurs. Finalement il fit en sorte de rentrer toujours avant le crépuscule.

Bientôt il renonça même complètement à sortir et se contenta d'arpenter la maison chaussé de pantoufles éculées en cuir jaune. C'est à ce moment-là qu'il cacha mystérieusement dans le plancher sous son lit, un cahier de poésies qu'il avait composées et recopiées du vivant de ses parents. Lorsque ses domestiques étaient autour de lui, il les observait avec méfiance, exigeant d'être obéi rigoureusement à la lettre.

Finalement il se cloîtra dans son studio, se fit apporter une glace où il pouvait s'examiner de la tête aux pieds et ne gagnait sa chambre que le soir pour se coucher. Les visites l'importunaient. Il donnait rapidement des signes d'agacement lorsqu'elles se prolongeaient un tant soit peu, raccompagnait les gens en hâte et claquait la porte sur eux avec impatience.

Peu à peu ses traits se tirèrent et il avait très mauvaise mine lorsqu'il marchait de long en large d'un pas saccadé,

les cheveux et la barbe embroussaillés, la robe de chambre serrée aux reins comme un froc. Afin d'être encore plus étroitement claquemuré, il fit mettre des bourrelets aux portes et aux fenêtres et quand ses amis, car il en avait encore, cherchaient à le raisonner, il les regardait d'un air de mépris, leur faisait entendre qu'il les jugeait stupides et ne tenait pas à les voir. Aussi ne tardèrent-ils pas à se lasser de ce fou et ils l'abandonnèrent à sa misanthropie. On pouvait à présent comparer ce malheureux à une tour isolée, si bien blanchie et ravalée que les hirondelles et les corbeaux n'y peuvent plus nicher. La tour domine toujours la plaine mais la vie s'en est retirée.

Tiburius fut ravi d'avoir enfin la paix ; il se frotta les mains avec satisfaction, décidé à entreprendre ce qu'il souhaitait depuis longtemps : à savoir se soigner sérieusement. Il n'avait pas encore essayé, bien que sa maladie fût une chose avérée. Il résolut donc de suivre un traitement et afin de pouvoir se consacrer entièrement à ce projet, il chargea un domestique de veiller sur sa garde-robe, confia l'entretien du mobilier à son valet de chambre et à l'intendant la mission de toucher ses revenus. Quant aux propriétés, le vieux régisseur continuait à les gérer comme auparavant.

Il se procura immédiatement tous les livres traitant du corps humain, les rangea dans l'ordre où il voulait les lire. Dans les premiers, bien entendu, il n'était question que d'organes normaux, et ceux-là n'étaient pas les plus intéressants. Mais lorsqu'il s'attaqua aux ouvrages de pathologie, sa stupéfaction fut grande en retrouvant tous les symptômes qu'il observait sur lui-même. Il y avait même

certaines particularités qu'il n'avait pas remarquées jusqu'à présent ; mais elles lui apparaissaient si clairement qu'il ne pouvait comprendre comment elles lui avaient échappé. Tous les auteurs qu'il étudiait décrivaient exactement son mal, même lorsqu'ils le désignaient sous des noms variés et le dernier ouvrage parcouru en donnait une analyse encore plus complète que le précédent. Le travail que Tiburius s'était imposé étant de longue haleine, il y passa beaucoup de temps. Sa plus grande joie, si l'on peut appeler joie un tel sentiment, était de voir son mal décrit avec autant de précision et de détails que s'il eût lui-même composé le livre.

Au bout de trois ans au cours desquels il modifia son traitement à plusieurs reprises, conscient d'arriver peu à peu à mieux comprendre la question, sa maladie avait empiré à tel point qu'il présentait les signes de toutes les affections réunies. Son souffle devenait court ; lorsqu'il voulait descendre lire au jardin par une belle après-midi d'été, il se traînait avec peine. Ses paupières avaient des battements spasmodiques, tantôt à droite, tantôt à gauche, et lorsqu'il était débarrassé de bourdonnements d'oreilles, et ne voyait plus de mouches devant ses yeux, il ressentait une pénible oppression ou des élancements dans la rate. Des frissons le parcouraient et, symptôme d'affection nerveuse, il traînait les pieds. Quant à ces battements de cœur si fréquents, c'était l'indication d'une hypertension artérielle. Pour comble, il avait perdu son bel appétit régulier et des crampes d'estomac l'incitaient à grignoter constamment.

Voilà donc où en était arrivé ce pauvre Tiburius. Il ne manquait pas d'exciter la pitié et certains allaient même

jusqu'à insinuer qu'il ne vivrait pas longtemps. La prophétie ne se réalisant pas, on ne s'en occupa plus ou bien lorsqu'on parlait de lui, c'était comme d'un être affligé d'une infirmité inguérissable telle que goitre, strabisme ou ankylose.

Le silence, l'ennui, la tristesse s'étendirent comme un voile sur la maison. Ceux qui passaient devant la porte et levaient les yeux vers les volets clos, pensaient que si, par chance, une aussi grosse fortune leur était dispensée, ils sauraient mieux en profiter. On allait jusqu'à dire que dans ce jardin où les plantes médicinales étalaient maintenant leur verdure sans éclat, les coqs chantaient avec une intonation lugubre.

Nous avons décrit jusqu'ici la misère et les infortunes du pauvre Tiburius, maintenant nous allons aborder le sujet plus plaisant de sa résurrection et raconter comment il sortit de cet abîme de détresse pour arriver à la félicité où nous l'avons vu au début de ce conte.

Non loin de la propriété de mon ami, vivait depuis peu un individu que l'on disait fort original.

Bientôt le bruit courut que ce fou avait entrepris de guérir l'autre déséquilibré. Il y avait bien quelque chose de vrai dans ces bavardages. Tout d'abord ce nouveau venu était médecin, c'était exact, car on avait vu ses diplômes. Toutefois il ne tenait nullement à exercer son métier. Un beau jour, il était arrivé dans le pays, avait acheté à un paysan endetté une chaumière délabrée avec jardin, prés et champs et, la maison reconstruite, il s'était adonné à la culture. Lorsqu'on venait le consulter, il ne faisait point d'ordonnance, se contentait de recommander aux patients de travailler du matin au soir, de bien se nourrir et de vivre les fenêtres grandes ouvertes. Les

malades le quittaient en haussant les épaules et se gardaient bien de revenir demander conseil à ce cerveau fêlé qui n'était même pas capable de prescrire un médicament. Aussi ne fut-il pas longtemps importuné par les visites. Derrière sa maison, il y avait un espace couvert de petits buissons bizarres et rabougris qu'il soignait tout particulièrement et dans un bâtiment vitré, il faisait pousser d'autres plantes aux épaisses feuilles larges et vernissées. Il n'en fallait pas plus pour le prendre pour un fou. Qui se ressemble s'assemble, et chacun de dire que Tiburius n'avait confiance qu'en lui.

Voici ce qui était arrivé. Sachant leur maître à l'affût de tout ce qui touche à la médecine, les serviteurs de mon ami lui avaient parlé de ce curieux médecin installé depuis peu dans la maison de Querleithen et s'adonnant à l'agronomie. Ces bavardages avaient laissé Tiburius indifférent. Toutefois les voies de Dieu sont impénétrables et il advint qu'un jour, dans un ouvrage de Haller, un savant mort depuis longtemps, notre homme tomba sur un passage fort obscur. Il y avait là une contradiction troublante même pour un érudit en médecine. (Pour un ignorant c'était purement incompréhensible.) Peut-être Tiburius était-il encore insuffisamment familiarisé avec les termes scientifiques pour pénétrer la pensée de l'auteur. Dans son embarras, il se souvint tout à coup de ce médecin sur lequel on lui avait raconté des histoires il y avait déjà longtemps. À dire vrai, s'il avait gardé quelque vague souvenir de ces commérages, c'est parce qu'on avait traité le personnage de fou. Or mon ami avait des opinions toutes personnelles sur la folie. Les originaux comme Tiburius arrivent rarement à mettre leurs

projets à exécution. Ils ont une idée, y pensent pendant un temps, puis les choses en restent là. Il sembla cette fois encore qu'il en irait de même, puis brusquement, un beau jour, il donna l'ordre d'atteler son coupé et se fit conduire à la maison de Querleithen. Ses gens n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles. Comment, leur maître si malade allait s'exposer à la fraîcheur, aux secousses de la voiture, alors qu'il avait les moyens de faire venir à domicile tous les médecins qu'il lui plairait de consulter ? Mais Tiburius, insensible à leur stupéfaction, monta dans son équipage et se rendit à Querleithen.

Le docteur, en bras de chemise, un grand chapeau sur la tête, jardinait avec ardeur. Il était plutôt petit et portait un simple vêtement de toile écru. Lorsque la voiture s'arrêta devant sa porte, il interrompit son travail et observa le visiteur de ses yeux sombres et perçants. Tiburius, bien défendu contre la moindre brise par un épais pardessus, s'approcha, se présenta comme Théodore Kneigt, un voisin, très amateur d'études scientifiques et particulièrement de médecine. Il expliqua qu'il avait trouvé récemment, dans un traité de Haller, un passage très obscur pouvant prêter à des interprétations variées et qu'il venait prendre conseil de celui que l'on citait partout comme très érudit.

L'autre répliqua qu'il ne lisait jamais d'auteurs aussi désuets que Haller, qu'il n'exerçait plus sa profession, qu'il était juste bon à indiquer quelques remèdes simples dans certains cas et qu'il n'utilisait ses connaissances que pour adopter la ligne de conduite convenant à sa nature, à son tempérament. C'est ainsi qu'il avait quitté la ville pour

s'installer à la campagne, persuadé que la vie au grand air lui conviendrait fort bien et lui permettrait d'atteindre un âge avancé. Cependant si son voisin avait apporté l'ouvrage en question, il se ferait un plaisir de regarder ce passage épineux et de voir ce qu'il pourrait en tirer.

Tiburius alla chercher le livre dans sa voiture et suivit le petit docteur sous une tonnelle où ils restèrent un moment à discuter. Le malade eut la grande satisfaction de voir son interprétation confirmée par l'homme de science. Celui-ci, ensuite, s'excusa de ne pas se conformer aux usages en présentant son hôte à sa femme, qui, affirma-t-il, était très belle et séduisante. Toutefois, en vertu des principes qu'il avait exposés auparavant, ils ne s'imposaient jamais entre eux la moindre contrainte, sauf, bien entendu, en ce qui concerne les liens du mariage. Si le voisin voulait bien revenir, on demanderait à la maîtresse de maison s'il lui serait agréable de le recevoir. Tiburius répliqua qu'étant venu uniquement pour éclaircir ce passage énigmatique, il était pleinement satisfait. L'autre alors lui fit rapidement les honneurs de son jardin ; lui montra les camélias qui fleurissaient dans la serre, les azalées, les rhododendrons, les bruyères qu'il cultivait avec soin ; lui expliqua comment il brûlait et préparait la terre pour les plants fragiles.

De fruits il ne fut pas question, ce n'était pas la saison.

Lorsque la voiture de Tiburius remonta la colline au pied de laquelle se trouvait Querleithen, il entendit crépiter la grande crécelle de bois qui servait au petit docteur pour appeler ses gens aux repas ou au travail. Cet

original reprenait contact avec son personnel au moyen de ce curieux dispositif.

Tiburius renouvela sa visite peu après et prit l'habitude de venir souvent à Querleithen. Était-ce par routine ou espérait-il s'instruire ? je ne sais, mais on voyait constamment ces deux fous en grande conférence dans le jardin du petit docteur. L'un enveloppé d'un épais manteau au col relevé, la tête couverte d'un bonnet de feutre, engoncé dans un foulard, les pieds protégés par deux paires de chaussettes et de grosses chaussures, l'autre dans ses vêtements de toile légère et toujours abrité sous son grand chapeau. Cependant il ne fut plus question de la présentation à la jeune et jolie femme du docteur et Tiburius n'y fit pas allusion.

Comme Tiburius ne sortait de sa chambre que pour les visites à Querleithen et ne voyait personne sauf le médecin, on en déduisait avec une certaine logique qu'il se faisait traiter par lui. Les bonnes langues racontèrent aussitôt qu'il y avait là quelque remède mystérieux ou clandestin, ce qui expliquait cette étrange intimité.

Il n'y a pas, dit-on, de fumée sans feu. Tous ces bavardages présentaient un fond de vérité. S'il n'était pas question de traitement entre le malade et le médecin, c'est pourtant la fréquentation de ce dernier qui fut, pour Tiburius, le point de départ d'une transformation aussi complète que celle du « grand paon du jour », ce papillon qui de misérable chenille rampant sur des orties, devient un jour le magnifique insecte qui déploie au soleil ses ailes aux couleurs chatoyantes.

Un jour, Tiburius posa, à brûle-pourpoint, la question qu'il avait depuis longtemps sur le cœur.

– Très honoré Docteur, vous m'avez dit, le mois dernier, que vous pourriez conseiller quelques remèdes dans certains cas. N'en connaissiez-vous pas pour le mal dont je souffre ?

– Certes, Monsieur.

– Lequel ? Pour l'amour du ciel, indiquez-le-moi bien vite.

– Vous marier. Mais auparavant allez faire une cure dans quelque station thermale, c'est là sans doute que vous rencontrerez l'épouse qui vous est destinée.

C'en était trop, vraiment ! Tiburius pinça les lèvres et demanda avec un sourire ironique :

– Et quelles sont les eaux que vous me recommandez ?

– N'importe lesquelles vous conviendront. Choisissez de préférence une station d'altitude, c'est la mode en ce moment. Il ne manquera pas là de charmantes jeunes personnes accompagnant père, mère, oncle ou tante et parmi lesquelles se trouvera celle qui gagnera votre cœur.

– Me direz-vous, enfin, le nom de ma maladie ?

– Je m'en garderai bien ! Si vous la connaissiez il n'y aurait plus de remède, ou plutôt vous laisseriez là tout traitement car vous seriez guéri.

Tiburius ne dit plus mot sur ce sujet, laissa tomber la conversation et regagna sa voiture.

– Ce fou a raison, pensa-t-il, non pas pour le mariage, c'est une absurdité, mais pour la saison d'eaux. C'est le seul remède dont je n'ai pas encore essayé. Je vais commander des livres me donnant l'indication des stations thermales de notre région.

Cette pensée l'occupa tout le temps du retour.

Les conseils du docteur l'avaient profondément troublé, même, bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, celui de prendre femme car il se coupa les cheveux, la barbe, se rasa les joues et se regarda dans la glace.

– Non, non, dit-il, c'est stupide, il n'y a pas à y penser.

Malgré tout, il envoya le soir même à la ville chercher une pâte dentifrice de bonne marque car dans le miroir, ses dents lui avaient paru jaunes et mal soignées.

Dès le lendemain il se fit envoyer livres et brochures sur les stations thermales, tellement séduit par cette idée d'une saison d'eaux qu'il abandonna sa méthode habituelle de lire tout ce qui se rapporte à la question. L'été y aurait passé et il n'aurait pas fait de cure du tout. Il s'en tint aux indications du docteur et donna l'ordre de préparer sa berline de voyage. Cette décision suscita une vive émotion parmi ses serviteurs. Jamais leur maître n'avait usé de cet équipage puisque sa plus longue promenade ne dépassait pas la ville voisine. Après tout, pensèrent-ils, c'est peut-être signe de guérison. La voiture fut sortie de la remise et garnie de tout le nécessaire pour un voyageur comme le riche M. Tiburius.

Celui-ci rassemblait tous les documents sur la région et la station choisie, afin de les compulsier dès son arrivée. Il fit avec soin et fort habilement la liste de tous les objets et vêtements qu'il fallait emballer, décida enfin de se faire précéder par la paire de chevaux gris et la calèche de promenade afin de les avoir à sa disposition tout de suite.

Avant de se mettre en route, Tiburius fit encore deux visites au petit docteur, mais ne lui souffla mot de ses projets.

L'autre, d'ailleurs, ne fit aucune allusion à la cure suggérée, paraissant avoir complètement oublié cette conversation.

Bientôt on vit arriver chez notre ami quatre chevaux de poste qui furent attelés à la berline et partirent au trot, emmenant le malade au grand émerveillement de toute la localité.

Je ne m'attarderai pas sur les péripéties du voyage car elles n'ont aucun rapport avec la morale de cette histoire. Disons seulement que la route parut bien longue à Tiburius et qu'il eut l'impression d'avoir atteint une contrée lointaine car il roula une journée entière, puis une deuxième, et n'arriva que vers le milieu de la troisième.

Il faisait une chaleur étouffante lorsque, dans l'après-midi, la berline, bien close, pénétra dans une étroite vallée et remonta le cours d'un torrent aux eaux vertes et bouillonnantes. Puis les montagnes s'écartèrent, la voiture passa devant un bâtiment d'où s'échappait un nuage de vapeur. C'était, dit le cocher, la source thermale qui jaillissait du sol et on touchait au terme du voyage. Bientôt la berline roula dans les rues de la ville d'eaux, désertes à cette heure caniculaire. À peine pouvait-on deviner un œil inquisiteur, épiant par l'entrebâillement d'un volet ou d'un rideau, derrière les fenêtres closes.

Tiburius avait fait retenir un appartement à l'hôtel. Tandis que tout le monde s'affairait à porter les bagages entassés dans la berline, il s'assit devant une petite table peinte en jaune et chercha à mettre de l'ordre dans ses idées. Il était donc enfin au bout de cette inquiétante expédition et les paroles ironiques du petit docteur avaient porté leurs

fruits. Hier, alors qu'il roulait encore dans la plaine, il avait pensé que tout irait bien s'il ne mourait pas avant d'arriver. Or il avait atteint la ville d'eaux, but de son voyage, il se tenait accoudé sur une petite table, bien vivant, et ses serviteurs remplissaient la pièce de tout ce qu'il avait apporté. Par les interstices des volets il voyait se dresser de hautes montagnes et un peu grisé, cherchait à se rappeler les paysages entrevus, et les impressions ressenties. D'innombrables champs, prairies et jardins avaient d'abord défilé devant ses yeux, puis des villages, des maisons, des clochers. Enfin, les montagnes, qui tout d'abord ne formaient qu'une mince ligne à l'horizon, s'étaient rapprochées. Il se souvenait d'un grand lac aux eaux d'émeraude qu'il avait traversé en bac avec sa voiture, ensuite, la route avait bordé le torrent rapide et ses yeux avaient eu peine à supporter le rayonnement du soleil sur les sommets.

Néanmoins il avait bien autre chose à faire que de rassembler ses souvenirs. Il fallait aménager son appartement afin de pouvoir s'y soigner à l'aise, et faire venir le médecin pour décider du traitement qu'il entendait commencer au plus tôt.

Il demanda une grande table pour poser ses livres, chercha un panneau bien abrité des courants d'air pour le lit qu'il avait apporté, le protégea par le paravent familier sur lequel d'innombrables Chinois rouges se détachaient sur un fond de soie. Il y avait une telle quantité de malles et de valises que l'hôtelier dut faire monter une armoire supplémentaire dans le vestibule réservé aux domestiques. Elle fut bientôt remplie par les vêtements, le linge et les

chaussures. Pour finir, on plaça des écrans devant les portes et les fenêtres et les malles et valises furent descendues dans la remise près des voitures.

L'aménagement terminé, Tiburius fit chercher le médecin. Il était grand temps qu'il vînt l'examiner ; qui sait si la fatigue du voyage n'allait pas déterminer une maladie grave ? Mais il fut impossible de le trouver et force fut de l'attendre, mélancoliquement assis dans la chambre. Il parut enfin vers le soir, conféra longuement avec son nouveau client et lui indiqua, dans tous les détails, les différentes étapes du traitement.

Tiburius commença dès le lendemain matin. On le vit partir, enveloppé dans un long manteau gris boutonné jusqu'au menton et disparaître dans l'établissement thermal. On l'aperçut aussi prenant la cure de petit-lait et faisant les cent pas au solarium. Les journées se succédèrent avec le même programme suivi consciencieusement par le malade.

Pour prendre de l'exercice, comme le prescrivait le médecin, notre homme s'arrangeait à sa manière. Il se faisait mener, avec la calèche attelée des chevaux gris, hors de la ville près d'un grand rocher qu'il avait découvert le premier jour et devant lequel le sol était sec et sablonneux.

Sur ce terrain il allait et venait le temps indiqué puis remontait dans son équipage et rentrait. Il fut bientôt connu de tous comme le malade récemment arrivé dans une berline fermée.

La saison était déjà avancée ; mais comme, dans ces vallées alpestres, la fin de l'été est la période la plus chaude et la moins pluvieuse, il y avait encore une société nombreuse

et choisie dans la ville d'eaux et les jolies filles ne manquaient pas. Tiburius ne pouvait toujours les éviter et les paroles du petit docteur lui revenaient à l'esprit. Il les repoussait aussitôt comme folie et ne voulait songer qu'à sa santé.

Les prescriptions du médecin étaient exécutées religieusement, il y ajoutait même quelques petits traitements supplémentaires découverts au cours des lectures qui occupaient les loisirs laissés par la cure. Une longue-vue, fixée à l'appui de sa fenêtre, lui permettait de contempler longuement les hautes montagnes hérissées de rochers qui fermaient l'horizon. Fait curieux, bien que sur le registre des voyageurs s'étalât en toutes lettres le nom de Théodore Kneigt, tout le monde le connaissait comme Tiburius. Peut-être ses domestiques l'avaient-ils désigné ainsi en causant entre eux ou avec leurs confrères de l'hôtel.

Les gens les plus divers se coudoyaient dans cette petite localité. On rencontrait partout un vieux comte boitillant dont le visage ravagé gardait un pâle reflet de la beauté de la jeune fille douce et patiente sur laquelle il s'appuyait. Deux fort jolies personnes passaient souvent dans une calèche attelée d'une paire de fougueux chevaux noirs. Leurs yeux étaient plus sombres encore que la robe de leur attelage, leurs joues roses s'encadraient de voiles de mousseline verte et au fond de la voiture, leur mère, qui faisait une cure, était étendue dolente, enveloppée dans des châles magnifiques. On voyait aussi un vieux couple bedonnant, sans enfant, accompagné d'une charmante nièce aux yeux rêveurs et mélancoliques. Dans une des villas résonnaient du matin au soir la musique et les rires.

Des têtes blondes ou brunes se penchaient aux fenêtres, ou bien cette jeunesse entraît et sortait en bande joyeuse. Quelques vieillards solitaires se faisaient accompagner par leur domestique ; des célibataires qui traversaient sans compagne les meilleures années de leur existence, erraient çà et là, cherchant à se distraire. Nous citerons encore deux jolies femmes aux yeux bleus. L'une fixait souvent, de son balcon, les forêts qui couvraient les montagnes environnantes, l'autre se mirait fréquemment dans le ruisseau au bord duquel elle se promenait en soutenant une vieille mère infirme.

Notons encore quelques indigènes reconnaissables à leur teint coloré et qui accompagnaient à la source un père, une mère ou un bienfaiteur, puis les étrangers attirés par la beauté du pays et pour finir, ceux qui venaient uniquement là parce que c'était la mode et qui se faisaient remarquer par leur vanité, leur morgue, leurs médisances et leurs remarques malveillantes sur tous les nouveaux arrivants.

Tiburius circulait timidement au milieu de cette foule, ne se mêlait à aucun groupe et lorsque les nécessités de la cure l'amenaient dans une allée très fréquentée, il faisait un détour pour éviter les uns ou les autres. Loin de se douter qu'il était connu de tous sous son sobriquet et qu'on jasant beaucoup sur son compte, il restait immuable dans le va-et-vient des arrivées et des départs.

Éprouvait-il quelque bienfait de son traitement ? Nous ne saurions l'affirmer, car il ne se confiait à personne et continuait à prendre régulièrement ses bains. Au médecin, il se contentait de dire que son état lui semblait

stationnaire. Par la suite, nous aurions sans doute été à même de dire que le résultat était favorable, si le hasard ne s'était plu, comme toujours, à venir tout bouleverser.

Nous avons dit que Tiburius allait hors de la ville prendre de l'exercice ainsi qu'il lui était prescrit. Un jour, assez longtemps après son arrivée, le temps était si beau, le ciel si pur, la température si douce qu'il eut envie d'aller plus loin. L'horizon s'élargit, découvrant d'autres montagnes, la voiture roula à la lisière de sombres sapinières ou de hautes futaies. Le bien-être qu'éprouvait Tiburius était-il le résultat de la cure, de l'air pur et vivifiant de l'altitude, on ne sait, mais il eut envie de jouir plus complètement encore de cette belle journée. Il passait justement à côté d'un terrain découvert tapissé de bruyères, très ensoleillé, protégé du vent par de hautes murailles rocheuses et s'étendant jusqu'à d'épaisses frondaisons. Il fit arrêter la voiture.

– Je vais marcher un peu ici, dit-il au cocher et au domestique qui l'accompagnaient. Attendez-moi comme d'habitude.

Il descendit par le marchepied qu'abaissait le valet, ôta son pardessus, et partit dans la direction des arbres.

Tiburius ne s'était jamais trouvé dans un bois. Dans son pays il y avait quelques taillis et fourrés qu'il n'avait jamais explorés et quant aux forêts qui couvraient les montagnes autour de la station thermale, il ne les avait aperçues qu'à travers sa longue-vue. Ici, le terrain était découvert, mais les arbres n'étaient pas loin et toutes les pentes en étaient couvertes. On pouvait, en toute vérité, dire que Tiburius se trouvait au centre d'une véritable clairière située entre

la route carrossable et l'escarpement de la vallée. Lorsque mon ami l'eut traversée sur toute sa longueur et voulut revenir sur ses pas selon sa méthode habituelle, il aperçut plus loin un autre découvert encore plus séduisant. Une grande falaise rocheuse le bordait d'un côté ; de l'autre, d'épais taillis formaient un écran l'abritant du vent. Le calme, le silence étaient si profonds qu'il semblait possible d'entendre ruisseler la chaleur renvoyée par la paroi inondée de soleil. Cette tiédeur était d'autant plus appréciable que l'automne approchait rapidement, comme le prouvaient quelques feuilles déjà jaunissantes. Le sol était ferme et sec car il n'avait pas plu depuis longtemps.

Tiburius décida immédiatement d'aller jusque-là. En poussant même un peu plus loin, pensa-t-il, et en tenant compte du temps du retour, il prendrait de l'exercice plus agréablement encore qu'en marchant de long en large. Cela ne pouvait lui être préjudiciable.

Lorsqu'il se trouva au centre de cette clairière, la chaleur renvoyée par les rochers lui donna une délicieuse sensation de bien-être. Tout ce qu'il voyait était nouveau et plaisant ; jamais il n'aurait pensé qu'on pouvait éprouver un tel plaisir à se promener dans les bois. Au pied de la grande muraille, un énorme bloc gisait à terre, d'autres plus petits s'étaient détachés çà et là, des plantes poussaient entre ces pierres aux couleurs variées, et des papillons plus beaux que ceux auxquels Tiburius était habitué se posaient sur les buissons ou accompagnaient le promeneur pendant quelques instants. Une odeur exquise et pénétrante montait du sol ou tombait des cimes des arbres.

Tiburius continua son chemin. Par moments, il faisait tourner sa canne joyeusement, s'amusant à faire scintiller la pomme de métal au soleil.

Avançant toujours, il se trouva au milieu de troncs de pins mutilés. C'était une nouveauté pour lui et il resta un moment à observer avec surprise les gouttes de résine qui s'échappaient de la coupure. Sous les rayons du soleil, elles semblaient de l'or fondu emprisonné dans une mince pellicule transparente. Plus loin, il découvrit des gentianes dont la couleur bleue le ravit, et se baissa même pour en cueillir. Il atteignait maintenant l'extrémité de la clairière. Ce qu'il avait pris de loin pour un épais taillis apparaissait de près comme un bois où les arbres étaient assez espacés. Tiburius hésita un moment avant de s'aventurer sous leurs ombrages. Ne valait-il pas mieux revenir sur ses pas ? Des lézards couraient sur le sol, un ruisseau murmurait dans un creux moussu, entre les arbres ondulait des graminées brillantes que Tiburius avait vues dans son jardin ; tout l'attirait, mais avant d'aller plus loin il voulut examiner ce qu'était ce givre bizarre qui pourrait les branches au loin et si ce nuage qu'il devinait entre les arbres, ne contenait pas une menace de pluie. Grâce à la lorgnette qu'il avait dans sa poche, il put se rendre compte que le givre n'était que le reflet du soleil sur les aiguilles des sapins et le nuage une montagne éloignée. Il décida donc de tenter l'aventure et côtoya la haute paroi rocheuse dont il n'était séparé que par quelques hêtres.

Un sentier bien tracé s'enfonçait sous bois et Tiburius en s'y engageant ne put s'empêcher de penser à ce fou de

petit docteur qui se donnait tant de peine pour préparer des terreaux pour ses rhododendrons et ses bruyères alors que ces plantes poussaient ici tout naturellement. Il se promit de raconter cela à son voisin dès son retour.

Le promeneur suivait le sentier, distrait par tout ce qu'il rencontrait. Ici les boules de corail de la canneberge flamboyaient à côté de lui, ailleurs la myrtille dressait son feuillage luisant et ses baies violacées. Les arbres se resserraient, le sous-bois devenait plus touffu avec ça et là, l'éclat lumineux d'un tronc de bouleau. Le sentier continuait sans changer d'aspect mais peu à peu cependant, la sapinière s'assombrit, se resserra, une brise plus fraîche siffla dans les branches et incita Tiburius à rentrer de crainte d'un refroidissement. D'ailleurs, en regardant sa montre, il s'aperçut qu'en tenant compte du retour, il dépasserait le temps habituellement consacré à prendre de l'exercice. Il fit donc volte-face et n'étant plus attiré par mille choses nouvelles, marcha plus vite. Le sentier courait toujours à travers bois. Au bout d'un moment Tiburius s'étonna de ne pas apercevoir la muraille rocheuse qu'il avait côtoyée au départ. Puisque à ce moment-là elle était à sa droite, maintenant il aurait dû l'apercevoir à gauche. Sans doute avait-il été si distrait par cette promenade qu'il avait fait plus de chemin qu'il ne pensait. Il continua donc patiemment dans la même direction en pressant le pas.

Mais la falaise rocheuse restait toujours invisible. L'inquiétude le saisit. La forêt était manifestement plus sombre que tout à l'heure. Il se hâta encore, regarda sa montre et se rendit compte qu'il avait marché plus de temps

qu'il ne fallait pour retrouver la route où la voiture l'attendait. La falaise n'apparaissait toujours pas et les arbres succédaient aux arbres sans la moindre éclaircie. Il s'écarta du sentier, d'abord à droite, puis à gauche, sans plus de succès : des arbres, toujours des arbres, des hêtres surtout qui semblaient se multiplier à l'infini ; seuls ceux qui le séparaient, au départ, de la muraille rocheuse, étaient invisibles.

Tiburius se mit à courir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son enfance, sans oser quitter le sentier, mais la haute futaie était interminable. Alors il s'arrêta et cria à tue-tête espérant être entendu par ses gens, puis écouta longuement dans l'espoir d'une réponse. Rien, toujours rien. Il renouvela ses appels sans succès, le plus profond silence régnait dans la forêt, pas un souffle ne faisait remuer les branches et cette végétation épaisse étouffait la voix.

Aurait-il, dans cette longue promenade, fait un détour qui l'éloignait de sa voiture au lieu de l'en rapprocher ? Serait-il plus sage de revenir encore une fois sur ses pas ? Jetant les gentianes dont le bleu intense lui paraissait à présent de mauvais augure, il repartit en sens contraire. Il courait toujours, ne tarda pas à être en transpiration. Mais rien ne lui rappelait le chemin parcouru. Lorsqu'il estima être revenu suffisamment en arrière, il s'arrêta et renouvela ses appels, sans plus de succès. Le paysage était plus étrange et plus sauvage que jamais. Au lieu d'une futaie c'était une sapinière qui bordait le sentier et à travers les hauts troncs, les rayons du soleil devenaient obliques, la journée s'avavançait, des reflets dorés, inquiétants, traînaient sur les pierres moussues et mille ruisselets couraient de tous côtés.

Il n'y avait plus à se faire d'illusions. Tiburius était égaré dans une forêt, Dieu sait de quelle étendue ! Jamais il ne s'était trouvé dans une telle détresse ! Pour y ajouter, il n'avait sur lui qu'un vêtement léger, son pardessus étant resté dans la voiture, et l'humidité pénétrait dans ses chaussures. Il était en nage, risquait fort de se refroidir et malgré sa lassitude n'osait s'asseoir sur un rocher. La pensée des médicaments qu'il devait prendre à cette heure de la journée vint encore augmenter son angoisse. Il chercha à se raisonner ; aller de-çà de-là ne rimait à rien, le sentier menait bien quelque part, le plus sage était donc de s'y tenir en suivant toujours la même direction. Dans cette passe difficile il avait au moins la chance de ne pas être perdu dans l'épaisseur de la forêt sans la moindre piste tracée.

Il boutonna sa redingote, en ramena les revers sous son menton, releva le col et se remit en marche. Il allait, allait toujours, essoufflé maintenant et sentant la fatigue l'alourdir. Le chemin devenait un raidillon grim pant, et n'apportait aucune indication au promeneur égaré qui n'avait pas la moindre expérience des sentiers forestiers. Celui-ci traversait maintenant des éboulis de roches, des blocs superposés à l'aspect sauvage, les uns couverts de mousse, les autres montrant des arêtes coupantes ; de hautes fougères formaient un écran épais d'où s'élançaient les troncs de pins couverts d'humidité. Ici le sentier était tapissé de petits rondins glissants, nageant parfois dans l'eau et oscillant sous les pieds, puis il se mit à escalader une pente abrupte que Tiburius grimpa bravement. Au sommet, le terrain redevint plat et sablonneux. Le sentier courait toujours sous les arbres

et le promeneur le suivait fidèlement. La terre sous ses pieds était plus élastique, le soir tombait, les merles sifflaient dans les branches et Tiburius, effrayé, marchait toujours dans son vêtement boutonné jusqu'au menton. Tout à coup il entendit du bruit en contrebas du chemin, mais s'aperçut bientôt que c'était de l'eau bruissant sur des cailloux, et ce clapotement rendait la forêt encore plus sinistre. Au détour d'un rocher, le sentier se mit à descendre, la pierraille roulait sous les pas, les arbres s'espaçaient, remplacés peu à peu par des taillis et des buissons. Selon toute évidence, c'était la lisière de la forêt mais Tiburius, ignorant des choses de la nature, ne s'en rendait pas compte. Les cailloux pointus sur lesquels il marchait maintenant étaient désagréables ; soudain il déboucha dans une prairie.

Ses genoux se dérobaient, il était à bout de forces, tremblait involontairement de tous ses membres et son pouls battait à toute vitesse. Aucun secours à l'horizon. Le soleil disparaissait derrière les sommets, les montagnes qui fermaient l'horizon s'enveloppaient d'une brume bleuâtre sous laquelle on devinait les forêts ou les rochers dont elles étaient couronnées. Un pic dominait tous les autres, coiffé de blocs énormes entre lesquels scintillaient trois larges champs de neige teintés de rose par le soleil couchant. Si beau que fût le coup d'œil, il parut sinistre à Tiburius. Pas une âme, pas un être vivant en vue. Le bruissement qui avait attiré son attention peu de temps auparavant s'amplifiait à présent car en contrebas de la prairie coulait un torrent aux eaux vertes et tapageuses, seule chose mouvante dans cette solitude absolue.

Le sentier montait au sommet du pâturage puis redescendait de l'autre côté. Tiburius se souvint qu'un torrent semblable, mais plus important, traversait la station thermale ; peut-être celui-ci allait-il le rejoindre, il continua donc son chemin, ne cédant pas au désir de s'asseoir de crainte de l'humidité que la rosée du soir répandait sur l'herbe, surmontant avec peine les douleurs qu'il ressentait à chaque pas, dans les genoux. À mesure qu'il descendait vers le vallon, la haute montagne aux glaciers roses disparaissait peu à peu et bientôt il ne distingua plus que des hauteurs aux flancs verdâtres ou bleutés noyés dans la brume.

Tiburius arriva au bord de l'eau. Comme il l'avait supposé, le sentier suivait le torrent. Il rassembla ses forces défaillantes et luttant contre la fatigue, continua sa route.

Il se traînait péniblement depuis un moment, lorsque malgré le bruit des eaux écumantes, il entendit des pas. Il se retourna brusquement et s'arrêta en apercevant dans la pénombre un homme portant des outils sur l'épaule.

– Mon brave, dit-il dès que l'autre l'eut rejoint, pouvez-vous me dire où je suis et m'indiquer le chemin de la station thermale ?

– Vous êtes sur la bonne route, Monsieur. Suivez-la toujours, mais lorsque vous serez à Keis, méfiez-vous car il y a un croisement et le sentier le mieux tracé remonte dans le bois Zuder. Vous pourriez vous égarer. Je vais dans la même direction et si vous voulez je vous ferai un bout de conduite. Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici, si vous ne savez pas où vous êtes ?

– Je suis malade et je fais une cure. Cet après-midi je m'étais fait conduire hors de la ville et me suis perdu en me promenant dans la forêt. Je n'ai jamais pu retrouver ma voiture.

L'homme jeta un regard inquisiteur sur cet étranger et le voyant si las, en eut pitié, sentiment plus fréquent qu'on ne le suppose. Il ralentit son allure afin de régler son pas sur le sien.

– Si vous venez du pré qu'on appelle « la Cloche », vous êtes passé par le Bois Noir, dit-il.

– En effet, j'ai traversé une prairie bombée comme une cloche et suis descendu jusqu'au torrent, répliqua Tiburius.

– C'est bien cela, fit l'homme. On n'y vient guère car c'est un endroit très sauvage. Je comprends que vous vous soyez perdu. Cela n'a rien d'étonnant.

– Comment vous trouvez-vous si tard dans ce sombre ravin ? demanda Tiburius.

– C'est bien par hasard. Je suis bûcheron et on m'a chargé d'un message pour le chef de chantier du bois Zuder. J'en profite pour emporter mes outils à aiguiser car ma maison n'est qu'à une demi-heure de là, sur la gauche. Nous abattons les arbres dans les ventes qui se trouvent à six heures de marche au-dessus de l'endroit où je vous ai rencontré. En ce moment, nous montons là-haut tous les lundis et redescendons le samedi. D'autres fois la besogne nous tient plusieurs semaines de suite. Aujourd'hui, je suis resté à l'ouvrage jusqu'à midi, puis je me suis mis en route.

– Et quand remontez-vous ?

– Je vais rester ce soir avec ma femme. Demain matin vers trois heures, je partirai pour le bois Zuder afin de

remettre le message, et de là j'irai retrouver la vente où nous faisons des coupes, j'y serai dans l'après-midi.

– Tout cela en si peu de temps ? demanda Tiburius étonné. Travaillez-vous autant toute l'année ?

– En hiver c'est moins dur. Nous restons dans la vallée et nous nous occupons surtout de charrois.

Tiburius avançait péniblement tandis que son compagnon lui parlait de sa vie dans la forêt, du danger, des aventures qu'elle entraînait. Tout en bavardant ils allaient toujours. Bientôt la vallée s'élargit et malgré l'obscurité, on distingua une colline sur laquelle le chemin remontait. L'homme prit Tiburius par le bras, le soutint dans la côte. Lorsqu'ils se retrouvèrent sur le plateau et eurent avancé un peu, des lumières trouèrent la nuit.

– Vous voilà rendu, dit le bûcheron. Je vous ai accompagné bien au-delà de la fourche parce que vous êtes malade et que vous paraissez bien fatigué. À présent suivez la route tout droit et vous reconnaîtrez les maisons. Il est impossible de se tromper. Je vous laisse car il se fait tard, j'ai encore deux heures de marche avant d'arriver chez moi et à trois heures il me faut repartir.

– Mon brave, fit Tiburius, vous m'avez tiré d'un mauvais pas et je tiens à vous donner une récompense. Malheureusement je n'ai pas d'argent sur moi, je le confie toujours au domestique qui m'accompagne. Venez jusqu'à mon hôtel et vous aurez une gratification bien méritée. Toutefois si vous tenez absolument à repartir tout de suite, prenez cette canne et donnez-moi votre bâton. Je m'appelle Théodore Kneigt, je resterai ici dans

l'arrière-saison et à celui qui me la rapportera, que ce soit vous ou un autre, je rendrai votre bien et m'acquitterai généreusement de ma dette.

– Qu'à cela ne tienne, dit le bûcheron, faisons l'échange car je ne puis m'attarder, il faut encore que j'aigüise mes outils. Je prends votre canne et vous la rapporterai prochainement car j'ai deux enfants : si vous voulez les gratifier d'un cadeau, vous me ferez plaisir et leur mère sera ravie.

Ils se serrèrent la main et partirent chacun de leur côté. Tiburius continua lentement son chemin, entendant décroître peu à peu le bruit de pas qui à présent s'accéléraient.

Quelle surprise à l'hôtel lorsqu'on vit arriver Tiburius à cette heure tardive, seul, à pied et appuyé sur un manche de cognée ! L'hôtelier posa quelques questions discrètes et les personnes présentes chuchotèrent entre elles. L'histoire se répandit comme une traînée de poudre dans toute la localité. Son héros n'en fit d'ailleurs aucun mystère, monta dans son appartement, s'aidant toujours de son bâton, se laissa tomber dans son grand fauteuil et demanda à dîner. On le servit aussitôt. Après avoir pris quelques bouchées, il s'informa de sa voiture et de ses gens. Personne ne les avait vus et Tiburius, pensant qu'ils l'attendaient toujours sur la route où il les avait laissés, donna l'ordre d'aller immédiatement les chercher.

Lorsqu'il se fut restauré, son valet de chambre le déshabilla, le mit au lit et le laissa sur la recommandation de ne pas réveiller son maître avant qu'il ne sonnât.

Le malade alors remonta ses couvertures jusqu'à son nez dans l'espoir qu'une bonne transpiration atténuerait

peut-être les désordres causés par cette équipée, puis il sombra incontinent dans un profond sommeil.

Nous ignorons ce qui se passa au cours de la nuit, venons-en donc de suite au lendemain.

Lorsque Tiburius s'éveilla, il faisait grand jour. Le soleil brillait à travers les volets. Sous son reflet, les Chinois du paravent flamboyaient d'un rouge ardent fort plaisant. Tiburius, immobile, les contempla un grand moment, jouissant de l'agréable chaleur du lit. Puis son équipée de la veille lui revint brusquement à l'esprit et il se tâta avec inquiétude. Où avait-il mal ? Pas à la tête, pas aux bras ; sa respiration était libre et son estomac ne lui donnait d'autre sensation qu'une faim dévorante. Il regarda sa montre, elle marquait dix heures ; le moment de la cure de petit-lait était passé et il était en retard pour son bain, mais cela n'avait pas grande importance. Il s'étira voluptueusement et fit la grimace. Comme ses pieds étaient douloureux, surtout aux chevilles ! Mais tout compte fait il n'y avait pas à s'en inquiéter, c'était une simple courbature, presque agréable dans le bien-être du repos. Le malade éprouvait même un certain plaisir pervers à penser qu'il ne prendrait pas son laitage. Il s'amusa un moment à contempler la fenêtre illuminée, la tenture et les objets de la chambre.

Enfin il se décida à sonner et Mathias, le valet de pied qui l'accompagnait la veille, se rendit à son appel.

Répondant aux questions de son maître :

– Nous avons attendu patiemment, expliqua-t-il, comme nous en avons l'habitude lorsque Monsieur faisait sa promenade. Au bout d'une heure j'ai regardé ma montre,

un peu surpris de ne pas voir revenir Monsieur. Une heure passa encore et j'ai commencé à être inquiet. J'ai proposé à Robert, le cocher, d'aller voir dans le bois si je trouvais Monsieur, mais il m'a fait observer que nous étions tenus de suivre à la lettre les ordres donnés et que Monsieur était très sévère à ce sujet. Que dirait-il s'il arrivait tout à coup et que j'aie disparu d'un autre côté ? J'ai reconnu qu'il avait raison et j'ai patienté encore. Mais lorsque le soleil s'est couché, nous avons pris peur et Robert lui-même m'a conseillé d'aller à la recherche de Monsieur. J'ai couru à droite, à gauche, j'ai appelé, rien ne répondait. La nuit venait. Très inquiet, j'ai été chercher du secours aux maisons qu'on apercevait de l'autre côté du vallon. Des hommes sont venus avec des torches, nous avons battu les bois jusqu'à minuit. Pendant ce temps un messenger vint prévenir Robert qui rentra. Moi, je suis revenu avec mes compagnons vers trois heures du matin ; je les ai payés à l'entrée de la ville.

– C'est bien, fit Tiburius en souriant, vous pouvez disposer.

Le domestique s'en fut et son maître resta au lit enchanté de son aventure.

Au bout d'une heure, il se décida pourtant à se lever, sonna derechef et se fit habiller. Le bain à cette heure tardive pouvait avoir un mauvais effet, il y renonça mais déjeuna de grand appétit en mangeant beaucoup de viande. Ensuite il en eut du regret, craignant de s'être rendu malade. Mais il n'en fut rien.

Les jours suivants, Tiburius reprit sa cure, se conformant strictement aux règles établies. Ses chevilles restèrent douloureuses toute la semaine et lui rendirent la marche

difficile. Néanmoins il pensait sans cesse à ce joli sentier où il s'était égaré et se demandait comment il avait pu faire.

Dès qu'il fut remis de sa fatigue, cette curiosité le poussa à y revenir. Il se fit conduire au même endroit, dit à ses gens, les mêmes qui l'avaient accompagné l'autre fois, de l'attendre sans inquiétude car, fort de la leçon précédente, il ferait en sorte de ne pas s'égarer, puis s'en fut vers la clairière où la grande paroi rocheuse réfléchissait une si douce chaleur. Le site lui plut autant que la semaine précédente et il s'enfonça dans le bois, observant avec soin tout ce qu'il rencontrait.

Chose curieuse, alors que l'autre jour il avait perdu de vue la grande muraille, cette fois il la retrouvait toujours. Il avait beau faire des détours, elle était toujours là. En ramassant des petits morceaux de bois qu'il semait sur son passage afin d'être guidé au retour, il découvrit soudain la cause de son erreur passée. Dans une partie rocheuse, le sentier s'effaçait un peu et se divisait en deux branches. La mieux tracée remontait dans la forêt. C'était celle-là sur laquelle il s'était engagé la semaine précédente en revenant sur ses pas. Comment ce croisement avait-il pu lui échapper ? C'était incompréhensible, tout cela paraissait si visible aujourd'hui. Mais il en va ainsi pour tous ceux qui se familiarisent avec la forêt. Leurs sens s'aiguisent et distinguant de mieux en mieux tous les détails, ils se pénètrent encore plus de sa beauté. Tiburius se rendait compte maintenant que ce chemin l'avait entraîné dans un grand détour à travers la montagne en l'éloignant de plus en plus de sa voiture. Il s'y engagea cependant, prenant

plaisir à retrouver tout ce qui l'avait tant séduit ; puis revint sur ses pas, retrouva le croisement, la grande falaise rocheuse qui cette fois était bien à sa droite, aperçut la voiture qui l'attendait et rentra.

Tiburius renouvela plusieurs fois cette expédition. Un automne particulièrement chaud et ensoleillé la favorisait. Un ciel sans nuage s'étendait sur la forêt et le promeneur allait toujours sans éprouver de fatigue. Au contraire, lorsqu'il avait marché longtemps, qu'il s'était reposé au pied des rochers, jouissant de la douce chaleur qu'ils renvoyaient, il se sentait plein de vigueur et d'appétit. Bientôt, s'étant mis en route de meilleure heure, il réussit à atteindre la prairie de la Cloche d'où il contempla la haute cime neigeuse et l'eau écumante du torrent. De là, il revint sans encombre vers sa voiture. Il renouvela cette excursion trois fois en une semaine.

Lorsque Tiburius, jadis, s'était lassé de la peinture à l'huile, il s'était adonné pendant quelque temps au simple dessin. Puis sa maladie l'avait absorbé et les crayons et les albums avaient été relégués au fond d'un tiroir. Quelques-uns pourtant avaient été glissés dans ses bagages et il lui vint à l'idée d'esquisser quelques vues de ce sentier qui lui plaisait tant. Ne fréquentant personne, aucune obligation ne venait entraver ses projets, il prit donc cahiers et fusains et s'installa au pied de la grande muraille rocheuse. Bientôt il passa toutes ses journées dehors, commença par choisir pour modèles des arbres, des buissons, essaya des paysages plus variés, et enfin s'enfonça sous bois et s'attaqua au clair-obscur. Tous les coins et recoins de son cher sentier

ne tardèrent pas à être reproduits dans son album. Il aimait surtout à voir les taches dorées que le soleil jetait sur le tapis d'herbe et de mousse, l'atmosphère d'un gris cendré qui régnait sous les feuillages, et les grandes raies opaques que l'ombre des vieux troncs moussus jetait sur le sol. Mais il se gardait bien d'abandonner ses promenades et refit même un jour toute la route parcourue lorsqu'il s'était perdu.

En somme Tiburius était bien moins fou qu'au début de cette histoire. Malheureusement personne ne s'en rendait compte. Ainsi ses croquis qu'il montra au médecin parurent étranges. Pourquoi dessinait-il toujours ce même sentier et pourquoi s'en tenait-il au clair-obscur ? On classa cela encore dans les originalités.

Jusqu'à présent, Tiburius n'avait croisé âme qui vive au cours de ses randonnées. Or il advint qu'un jour il rencontra celle qui devait changer sa destinée.

À mi-chemin entre la grande falaise et la prairie de la Cloche, se trouvait une large pierre plate sur laquelle Tiburius aimait à se reposer. Là le sol était sec et sur les grands troncs élancés, le soleil faisait de magnifiques jeux d'ombre et de lumière.

Un jour, Tiburius aperçut, de loin, quelqu'un déjà installé à sa place favorite. C'était, lui sembla-t-il, une vieille femme comme les peintres en placent souvent dans leurs tableaux de forêts. Quelque chose de blanc, posé à ses pieds, devait être un ballot. En s'approchant, il reconnut son erreur. Ce n'était pas une vieille femme, mais une jeune fille. Un fichu blanc, carré, la coiffait, un peu à la manière des Italiennes, un foulard rouge, poudré

par le soleil de taches rutilantes, enserrait son cou, son corsage était noir et sa jupe bleue découvrait des bas blancs. De gros souliers à clous complétaient ce costume des paysannes de la région. Ce que Tiburius avait pris à distance pour un ballot était un panier plat enveloppé dans une serviette blanche et plein de ces fraises qu'on trouve l'été dans les bois.

Ces fruits firent envie au promeneur dont le grand air aiguïsait toujours l'appétit. Cette jeune fille devait sans doute porter sa cueillette à la ville où l'on rencontrait constamment de ces paysannes proposant leur marchandise aux coins des rues ou aux portes des maisons. Il la regarda un moment en silence puis s'enhardit :

– Mon enfant, dit-il, si tu veux vendre tes fraises, je t'en achèterais volontiers et te les paierais un bon prix, à condition, toutefois, que tu m'accompagnes jusqu'à la grand-route, car je n'ai pas d'argent sur moi.

– Je ne vends pas mes fraises, répliqua la jeune fille en levant sur lui de beaux yeux au regard pur et franc, mais si vous n'en désirez pas une grande quantité, je vous les offrirai avec plaisir.

– Il m'est bien difficile d'accepter, répliqua Tiburius.

– Dites-moi, vous font-elles vraiment si grande envie ?

– Oui, certes.

– Alors, attendez.

Elle se pencha, dénoua le linge qui enserrait la corbeille. Les fraises qu'elle découvrait étaient grosses, rouges, mûres à point, évidemment choisies avec soin. Elle en fit un petit tas sur une pierre plate garnie de

feuilles fraîches et formant une coupe improvisée qu'elle tendit au promeneur.

– Tenez.

– Je ne puis accepter que si tu me les laisses payer.

– Vous avez dit qu'elles vous faisaient envie. Mangez-les donc, je vous les offre de bon cœur.

– Puisqu'il en est ainsi, j'accepte, fit Tiburius en prenant la pierre plate, mais il la garda gauchement dans la main.

La paysanne se pencha de nouveau sur son panier, renoua le linge et se leva.

– Asseyez-vous, dit-elle, vous serez plus à l'aise.

Tiburius obéit, prit d'abord une fraise du bout des doigts puis se mit à les déguster l'une après l'autre. La jeune fille debout devant lui le regardait faire.

– Sont-elles bonnes ? demanda-t-elle lorsqu'il eut presque fini.

– Délicieuses. Tu les as fort bien choisies. Mais dis-moi, pourquoi ne veux-tu pas les vendre ?

– Parce que je les cueille pour nous. Mon père est vieux et au printemps dernier, il est tombé malade. Nous avons fait venir de la station thermale un médecin qui l'a soigné ; mais ce docteur me paraît un peu fou car après quelques semaines, il a dit que le meilleur des traitements serait de manger beaucoup de fraises. Comment des fruits peuvent-ils guérir une maladie ? C'est une nourriture et non un médicament. À tout hasard nous avons suivi son conseil. Je suis allée tous les jours faire la cueillette dans les bois, réservant toujours aussi une part pour moi car j'aime beaucoup les fraises. Mon père a guéri, mais je pense qu'il

se serait remis de toute façon, et comme nous avons pris goût à ce dessert, je continue à en ramasser.

– On n'en trouve plus en ville, dit Tiburius, la saison est trop avancée.

– Si vous en voulez, Monsieur... Quel est votre nom ?

– Je m'appelle Théodore.

– Si vous voulez des fraises, Monsieur Théodore, allez de l'autre côté des ventes d'Ursel. Là elles ne mûrissent qu'à l'automne et vous en trouverez beaucoup. En été il faut les chercher dans d'autres coins.

Tiburius avait fini sa dînette. Il posa la coupe improvisée à côté de lui.

– Maintenant que je suis reposée, dit la jeune fille, je vais rentrer.

– Je vous accompagne.

– Si vous voulez.

Elle ramassa la corbeille, la portant habilement par les coins du linge. Tiburius se leva, secoua les aiguilles de pin accrochées à sa redingote et ils partirent tous deux par le sentier qui ramenait à la grande route. Arrivée à la fourche, la jeune fille obliqua. Elle marchait posément, sans hâte, et le soleil, à travers l'épais feuillage, jetait sur elle des taches dorées qui alternaient avec les jeux d'ombre. Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, Tiburius pensa reconnaître le rocher sur lequel il était monté pour appeler ses gens lorsqu'il s'était égaré.

– Je voudrais vous poser une question, dit la jeune paysanne.

– Laquelle ?

– Vous m’avez dit tout à l’heure que si je voulais vous vendre mes fraises vous ne pourriez me les payer que si je vous accompagnais jusqu’à la grand-route. Qu’est-ce que cela veut dire ? C’est là que vous avez déposé votre argent ?

– Non pas... Comment t’appelles-tu ?

– Maria.

– Je vais t’expliquer, Maria. Je me promène souvent seul dans les bois pendant que mon domestique m’attend sur la route. C’est lui qui est chargé de tous les achats et c’est lui qui paie. Je n’ai jamais un sou sur moi, et il me rend compte régulièrement de ses dépenses.

– C’est bien incommode. Il vaut mieux avoir un porte-monnaie dans sa poche, on achète sans avoir besoin de personne et on n’a pas à faire de comptes.

– Tu as, ma foi, bien raison, répliqua Tiburius, mais j’ai pris cette habitude.

– Quand on prend de mauvaises habitudes, il n’y a qu’à en changer.

Tout en bavardant, ils marchaient toujours. À présent les arbres s’espaçaient, on arrivait en lisière de la forêt sur des champs que le sentier traversait. Mais Maria prit un raidillon qui grimpait une pente herbue.

– Je suis presque arrivée, dit-elle. Si vous voulez venir jusque chez nous, vous serez le bienvenu.

– Avec plaisir, répliqua Tiburius.

Il grimpa derrière elle les lacets que traçait le sentier sur la pente abrupte. Bientôt ils aperçurent le chalet. Il était plutôt petit mais bien niché au flanc de la montagne, abrité des vents froids. Devant s’étendait un verger

si favorablement exposé que les fruits y arrivaient à maturité, fait rare à cette altitude. Dans un coin ombragé on devinait des ruches.

Maria fit entrer son compagnon. Ils traversèrent une cuisine où s'affairait une servante et pénétrèrent dans une salle tout inondée de soleil. Le maître de maison, un homme d'âge mûr, était assis devant une grande table de bois blanc, seul, car la mère de Maria était morte depuis longtemps.

La jeune fille posa sa corbeille et invita Tiburius à prendre un siège. Tout en causant, elle étalait un napperon, allait chercher des assiettes et versait les fraises dans une jatte en bois. La servante apporta un pot de lait et les deux hommes s'attablèrent devant ce goûter champêtre. Maria préféra réserver sa part pour le soir.

Tiburius s'entretint un moment avec son hôte, puis se leva pour prendre congé. Maria proposa de le mener par un raccourci jusqu'à un point de la grand-route d'où il lui serait facile de rejoindre sa voiture.

Ils partirent donc par un autre sentier qui contournait la colline et descendait rapidement le long du pâturage. Bientôt ils atteignirent le fond du vallon et coupant à travers les taillis, débouchèrent sur la grand-route.

– Suivez tout droit, dit Maria. Si votre voiture est arrêtée près de la falaise Andreas, d'où part le sentier qui mène au Bois Noir, vous la trouverez sans difficulté.

– C'est bien de là que je suis parti.

– Alors au revoir. Si vous avez envie de cueillir des fraises, venez après-demain. Je vous attendrai quand sonnera midi, sur la pierre où nous nous sommes

rencontrés aujourd'hui. Je vous conduirai dans les ventes d'Ursel, où nous ferons une belle récolte.

– Merci, Maria. Je te suis reconnaissant de m'avoir donné tes fraises et de m'avoir accompagné. Je viendrai sans faute après-demain.

– À bientôt donc.

La jeune fille disparut dans le taillis. Tiburius partit dans la direction indiquée, mais sa voiture était plus éloignée qu'il ne le croyait. Ses gens parurent surpris de le voir arriver par la route et non par le bois comme d'habitude, mais sans donner aucune explication il se fit ramener à l'hôtel et se garda bien de parler à qui que ce soit de sa rencontre.

Le surlendemain, il fut fidèle au rendez-vous. Dans l'épaisseur du bois, il était impossible d'entendre les cloches mais Tiburius n'en avait cure, ayant une montre sur lui. À midi sonnant il aperçut Maria venant à lui.

– Comment sais-tu qu'il est midi ? demanda Tiburius, ici on est trop loin du village pour entendre sonner et tu n'as pas de montre, à ce que je vois.

– N'avez-vous pas remarqué la grosse horloge à contrepoids dans le coin de la salle, chez nous ? Elle marche parfaitement. À onze heures nous déjeunons. Aussitôt après je prépare ma corbeille et je sais exactement le temps qu'il faut pour arriver ici.

– Tu es bien exacte, en effet.

– Vous aussi. Venez, je vais vous conduire.

Ils partirent tous deux, formant un couple bizarre, lui dans son éternelle redingote grise, elle dans les mêmes

vêtements aux couleurs vives qu'elle portait l'avant-veille, sa corbeille pendue à son bras. Lorsqu'ils arrivèrent à la haute sapinière dont les branches formaient voûte sur leurs têtes, Maria abandonna le sentier tracé et s'engagea dans les rochers et les fougères, s'arrangeant toutefois pour éviter les pierres moussues et les coins trop humides. Ils arrivèrent enfin sur une sorte de piste en terrain sec, souvent interrompue par des éboulis ou des broussailles. Ils marchèrent ainsi une bonne heure avant d'arriver à une pente ensoleillée où des troncs mutilés indiquaient qu'une coupe avait été faite peu d'années auparavant. Le sol était tapissé d'herbes et de plantes où dominaient les feuilles claires des fraisiers.

– Nous sommes dans les ventes d'Ursel, dit Maria. À l'ouvrage ! Nous verrons qui fera la plus belle récolte.

Elle s'écarta de son compagnon et il la vit bientôt, en contrebas, s'affairant à la cueillette ; sa corbeille n'était plus visible, sans doute posée à terre. Il se mit en quête de fraises à son tour, mais avait beau regarder à ses pieds, n'apercevait pas le moindre point rouge. Il alla à droite, à gauche, sans plus de succès. Enfin à force d'attention il finit sans doute par trouver ce qu'il cherchait car il se baissait fréquemment. Ces deux êtres dans ce site sauvage offraient un curieux spectacle. Elle bien à l'aise, les gestes habiles et rapides, lui, engoncé dans ses vêtements de citadin, si peu adaptés à ce genre d'exercice. Maria ne tarda pas à s'apercevoir de l'embarras de son compagnon qui tenait gauchement dans le creux de sa main les quelques fruits qu'il avait dénichés.

– Comment, vous n’avez pas apporté un panier ou un saladier ? dit-elle en allant vers lui. Attendez, je vais vous trouver ce qu’il faut.

Elle se dirigea vers un jeune bouleau, à l’aide de son couteau, détacha un grand carré d’écorce souple et fine, passa dedans quelques baguettes.

– Voilà qui vous servira de panier, dit-elle. Si cela ne suffit pas, je vous en ferai un autre.

Tous deux reprirent la cueillette avec ardeur.

Lorsque la corbeille de Maria fut pleine elle vint retrouver Tiburius qui s’était assez bien acquitté de sa tâche. Elle l’aida à remplir sa coupe improvisée jusqu’aux bords, puis la couvrit de feuilles fraîches.

– Voilà, dit-elle, nous avons bien travaillé, nous pouvons rentrer.

Ils reprirent le même chemin. Arrivés au croisement des sentiers, ils se séparèrent.

– Allez vers la falaise Andreas, dit Maria, c’est le plus court chemin pour regagner la ville d’eaux. Moi je prends à gauche pour rentrer chez nous. Bon appétit. Je pense que les fraises seront bonnes. Ajoutez-y un peu de sucre ou même du vin. Si vous voulez en cueillir encore, venez après-demain, je vais au bois tous les deux jours. Apportez un couteau et vous pourrez vous tailler un corbillon plus grand que celui-ci. Il faut profiter des derniers beaux jours car, à la première pluie, les fraises sont finies. Au revoir, Monsieur Théodore.

– Au revoir, Maria.

Elle disparut dans le sous-bois et Tiburius regagna sa voiture portant avec soin son petit panier qu’il craignait de

renverser. Lorsqu'à l'hôtel on le vit arriver avec cet attirail, tout le monde se mit à chuchoter et à faire des gorges chaudes sur cet amateur de fraises des bois. Mais lui, bien loin de penser qu'il pouvait ainsi défrayer la chronique, se fit apporter une assiette et savoura son goûter. Toutefois il ne demanda pas de vin.

Deux fois encore, Tiburius alla rejoindre la jeune paysanne. La première, il se tailla lui-même une corbeille en écorce de bouleau, plus grande que la première et réussit à la remplir à moitié. La seconde, trouvant le jeu trop puéril, il apporta un livre et s'installa commodément sur un tronc d'arbre pendant que Maria faisait sa cueillette. Cette fois il accompagna encore la jeune fille chez elle et toujours vêtu de cette immuable redingote grise qu'il affectionnait particulièrement, resta un long moment à bavarder avec le maître de maison sur le banc devant la porte. Il faisait un temps magnifique, si chaud qu'on aurait pu se croire au cœur de l'été. Les moucherons volaient gaiement dans les rayons de soleil, les deux hommes devisaient joyeusement. Tiburius regagna seul la grand-route, il ne risquait plus de s'égarer.

Malheureusement, comme il arrive souvent à cette altitude, cette belle journée présageait un brusque changement de temps. Ce fut la dernière de la saison. Dès le lendemain, la pluie fit son apparition. Le bel horizon de montagnes que Tiburius contemplait de sa fenêtre ne s'enveloppait plus de douces vapeurs bleuâtres, mais d'un épais manteau de brume qui le dissimulait presque entièrement. Il semblait qu'un mauvais esprit vidait sans

arrêt un sac plein de brouillards et de nuages. Un vent aigre faisait rage, accompagné d'une pluie glaciale. Tiburius patienta quelque peu ; mais le médecin lui ayant assuré que les beaux jours ne reviendraient plus et que le mauvais temps ne lui valait rien, il fit préparer sa berline, ordonna aux domestiques de faire les malles et prit le chemin du retour. Peu avant son départ il eut la visite du bûcheron qui l'avait ramené le jour de sa folle équipée et qui s'excusa fort d'avoir tant tardé à rapporter la canne. Il s'était aperçu la veille seulement que sa pomme était en or. Tiburius lui assura que cela n'avait aucune importance et qu'il lui donnerait pour sa complaisance et son bon cœur une somme plus importante que ne valait la canne. L'autre partit enchanté.

Dans la région où vivait Tiburius il y eut encore quelques belles journées d'automne. Il se fit conduire chez le petit docteur amateur de fleurs qui appelait ses gens avec cette curieuse crécelle de bois.

Cet original, toujours vêtu de son léger costume de toile, sans veste, malgré la fraîcheur de l'arrière-saison, bavarda comme d'habitude tout en continuant à jardiner. Il ne posa aucune question à Tiburius qui restait debout entre les plates-bandes, ne fit aucune remarque sur son aspect ou sa mine. L'autre lui raconta qu'il avait fait une saison d'eaux, qu'il s'en trouvait fort bien, mais ne dit mot de ses randonnées en forêt ni de sa rencontre avec Maria.

La visite se renouvela plusieurs fois avant les premières chutes de neige.

Lorsque vint l'hiver, Tiburius se chaussa de bottes, s'enveloppa dans un épais manteau et essaya de sortir pour

prendre de l'exercice. Trouvant la distraction salutaire il prit l'habitude de ces promenades.

Dès l'apparition des premiers beaux jours, notre ami compulsiva tous les documents qu'il possédait sur sa chère station thermale et voyant que le printemps coïncidait à peu près là-bas et dans la région où il habitait, il fit préparer sa berline et se mit en route. Étant homme d'habitudes, il avait eu soin, l'automne précédent, de retenir son appartement dans le même hôtel pour tout l'été.

Aussitôt installé, ses livres rangés sur la table, son lit et son paravent dressés au même endroit, il prépara les albums à croquis dont il avait eu soin de se munir, les disposa sur une petite table avec les étuis de canifs et de limes et fit appeler le médecin pour discuter avec lui du traitement à suivre. Lorsque tout fut réglé, il se fit conduire à la falaise Andreas.

Elle se dressait très haute au milieu de toute la splendeur printanière. Les buissons, les taillis, au lieu des feuilles jaunies de l'automne, étalaient la fraîche verdure du renouveau. De toutes parts surgissaient des fleurs aux couleurs chatoyantes et même les rameaux et les troncs qui l'an passé semblaient secs et morts, offraient aujourd'hui aux regards émerveillés une éclatante parure de feuillage. Pourtant Tiburius pensa que les fraises ne devaient pas encore être de la fête.

Le deuxième jour il fit quelques croquis et s'aventura dans les bois. Là aussi tout avait changé. Le cher sentier était envahi par les herbes folles et les branches. Il paraissait plus étroit sous cette poussée de végétation

luxuriante. Les rochers eux-mêmes étaient couronnés de plantes grimpantes et dans le moindre creux surgissait une fleur ou un rameau.

Les jours passèrent à vagabonder ainsi dans la montagne. Tiburius retrouva les chemins familiers, grimpa jusqu'à la prairie de la Cloche afin de contempler encore le grand pic neigeux, puis un après-midi, alors qu'il flânait, toujours vêtu de sa redingote grise, ses albums sous le bras, il aperçut Maria qui venait joyeusement vers lui. Était-elle habillée comme l'été précédent ? Il n'aurait su le dire car il n'avait jamais songé à remarquer ses vêtements. Se doutait-il même que personnellement, il n'avait pas changé ?

– Vous voici donc de retour ? dit-elle en s'arrêtant près de lui.

– Oui, je suis là depuis quelques jours et suis venu ici plusieurs fois sans te rencontrer. Je sais bien que les fraises ne sont pas encore mûres.

– Cela ne m'empêche pas d'aller souvent dans les bois car il y a beaucoup de plantes bonnes à ramasser en cette saison. Elle leva sur lui ses beaux yeux clairs et francs.

– Pourquoi m'avez-vous trompée l'an dernier ? demanda-t-elle.

– Moi ? Mais jamais je ne t'ai trompée, mon enfant. Que veux-tu dire ?

– Vous m'avez caché votre véritable nom, et c'est très mal. Le nom qu'on reçoit à sa naissance et à son baptême, on doit le garder toute sa vie sans jamais le renier, non plus que ses parents, qu'ils soient riches ou pauvres. Vous ne vous appelez pas Théodore mais Tiburius.

– Non pas, Maria, je puis t'affirmer que mon véritable nom est Théodore Kneigt. Il m'est bien venu aux oreilles, en effet, qu'on m'avait donné un sobriquet, et j'ai un ami qui m'appelle toujours Tiburius par plaisanterie. Tiens, si tu ne veux pas me croire, je vais te montrer des enveloppes que j'ai là, sur moi, et si cela ne te suffit pas je t'apporterai, demain, mon acte de baptême.

Tout en parlant, il fouillait dans sa poche intérieure mais elle l'arrêta d'un geste.

– Laissez cela, dit-elle. Je vous crois.

Il laissa retomber sa main.

– Tu t'es donc informée de moi en ville ?

– En effet, dit-elle après un instant d'hésitation, j'ai parlé de vous et on m'a dit aussi que vous étiez très original, même un peu fou. Mais cela m'est égal.

Tiburius l'accompagna jusqu'au croisement des sentiers et ils parlèrent de choses et d'autres, du printemps, de la belle saison qui s'annonçait.

Notre ami ne manqua pas de retourner au petit chalet niché dans la colline et renouvela ses visites à plusieurs reprises, laissant invariablement sa voiture au même endroit sur la route. Il se plaisait à deviser avec le père de Maria et passait de longs moments en sa compagnie, assis sur le banc devant la porte tandis que la jeune fille s'occupait dans la maison, ou à côté d'eux, abritant ses yeux derrière sa main, observait le ciel ou les montagnes tout en se mêlant à la conversation. Le père gâtait cette unique enfant, la laissait faire à sa guise, soit qu'elle s'occupât du ménage, soit qu'elle allât courir les bois.

Parfois elle accompagnait Tiburius jusqu'à la croisée des chemins, parfois elle lui donnait rendez-vous dans la forêt sans la moindre arrière-pensée. Tiburius se gardait bien de décliner l'invitation. Ils vagabondaient côte à côte, elle cueillant des simples et lui apprenant à les reconnaître.

Un jour Tiburius s'enhardit jusqu'à lui montrer ses croquis, ce qu'il n'avait jamais osé faire jusqu'alors. Elle fut émerveillée de trouver les sites familiers fixés sur le papier par quelques traits de crayon. Et de ce jour, elle prit plaisir à rester assise près de l'artiste en observant son travail. Au bout de quelque temps il lui arriva même de faire des remarques : « Ceci est trop court, cela n'est pas exact. » Les observations étaient toujours justes et Tiburius, docilement, effaçait et corrigeait.

Lorsqu'ils avaient ainsi passé la journée ensemble, ils se séparaient ou remontaient tous deux vers le chalet. Jamais Tiburius ne parlait de la voiture et des domestiques qui l'attendaient.

Une partie de l'été passa ainsi.

Les fraises étaient mûres depuis longtemps lorsqu'une après-midi, alors que Tiburius dessinait et que Maria se reposait assise auprès de lui, sa corbeille pleine posée à ses pieds, mon ami lui demanda :

– N'as-tu jamais peur à courir seule dans les bois ? Et comment, sans me connaître, m'as-tu accompagné dès le premier jour sans inquiétude ?

– Je suis habituée à la forêt depuis toujours ; je ne vois pas ce qui pourrait m'effrayer. Quant à vous, vous ne m'avez jamais inspiré la moindre crainte parce que vous

êtes bon, honnête et que vous ne ressemblez pas aux autres hommes.

– Comment sont-ils donc ?

– Bien différents. Autrefois, j’allais de temps en temps à la ville pendant la saison, pour vendre ceci ou cela, mais je n’ai pas continué car ils me déplaçaient fort, ces beaux messieurs qui me pinçaient les joues en m’appelant : « Ma belle enfant ».

Tiburius referma brusquement son album, posa ses crayons et se retourna vers la jeune fille. Avec saisissement, il s’aperçut tout à coup qu’elle était ravissante. Jamais il n’y avait pensé. Le fichu posé sur sa tête faisait une ombre sur le front pur où les cheveux se divisaient en deux bandeaux ondulés. Le visage aux traits fins était doucement coloré et s’éclairait de deux grands yeux clairs bordés de longs cils. Une bouche vermeille découvrait des dents éclatantes et sous les vêtements rustiques, on devinait un corps souple. Très troublé, Tiburius la dévisagea quelques instants, puis, pour se donner une contenance, reprit son album et son croquis. Mais peu après il rassembla ses feuilles et dit, comme en aparté :

– C’est assez pour aujourd’hui.

Ils repartirent côte à côte le long du chemin, allant vers les rochers où le sentier se divisait en deux branches. Là ils se séparèrent.

– Au revoir, dit Maria. Venez de bonne heure demain. Les fraises sont mûres dans les ventes de Thur, c’est assez loin et nous pourrions remonter goûter au chalet.

– C’est entendu, fit Tiburius. Tu peux compter sur moi.

Mon ami ne manqua pas au rendez-vous mais trouva Maria déjà assise à l'attendre sur la grande pierre.

– Vous êtes en retard, dit-elle en riant. Je ne suis pourtant pas partie plus tôt que d'habitude, et me voici arrivée avant vous. Allons vite.

Ils remplirent exactement leur programme, remon-
tèrent, après la cueillette, vers la maison de la colline. Les deux hommes firent leur collation habituelle, mais à partir de ce jour-là Tiburius se montra plus timide et plus réservé, tout en continuant à accompagner la jeune fille dans les bois comme auparavant sans jamais manquer une occasion de la retrouver. Pourtant une certaine contrainte pesait entre eux et mon ami cherchait à éviter le tutoiement familial ; bien souvent aussi, il regardait sa compagne à la dérobée, avec admiration. Le temps passa et on entra peu à peu en automne.

Un soir, brusquement, une pensée imprévue traversa le cerveau de Tiburius : « Pourquoi n'épouserai-je pas Maria ? »

Il n'y avait pas plutôt songé qu'il se sentit dévoré d'impatience. Pourquoi avait-il attendu si longtemps ? Qui sait si tous les jeunes hommes de la région ne caressaient pas le même projet ? Comment avait-il pu se promener tant de fois avec cette jeune fille sans songer à s'attacher à elle pour toute la vie ? Quelle folie d'avoir laissé traîner les choses ! Justement ils ne s'étaient pas vus ce jour-là, un autre était peut-être venu faire sa déclaration.

Dès le matin, le lendemain, il fit atteler, s'arrêta à l'endroit habituel afin de ne pas attirer l'attention, et se rendit au chalet. Père et fille furent surpris de le voir arriver

de si bonne heure et il ne savait trop comment s'excuser. Il profita enfin d'un instant où elle s'éclipsa, réclamée par quelque besogne ménagère, pour faire, tout de go, sa demande. Il avait à peine fini de parler lorsqu'elle reparut.

– Maria, lui dit son père, notre ami qui vient si fidèlement nous voir depuis l'an dernier, demande si tu veux devenir sa femme. Il ajoute qu'il ne veut surtout pas t'influencer, et moi, je te dis que tu as toute liberté d'accepter ou de refuser.

La jeune fille, stupéfaite, interdite, devint rouge comme une pivoine, sans parvenir à articuler un mot.

– Allons, mon enfant, reprit le père, calme-toi. Rien ne t'oblige à te prononcer aujourd'hui. Tu as tout le temps de réfléchir.

Elle sortit de la salle. Tiburius songea alors que dans sa hâte, il n'avait pensé à emporter aucun des papiers prouvant son identité, sa situation sociale. Il s'en excusa, promit de revenir avec toutes les pièces qu'il serait en mesure de produire et d'écrire pour se faire envoyer celles qui pourraient manquer. Dès qu'il eut pris congé, le père alla trouver sa fille qui, dans son émoi, s'était réfugiée sur le banc dans le jardin.

– Papa, s'écria-t-elle, dès qu'elle l'aperçut, je serais si heureuse de devenir sa femme. Il est si bon, je ne connais pas d'être meilleur, plus loyal que lui. Et vois comme il est simple. Il ne porte pas de vêtements extravagants comme tous ces jeunes gens de la ville d'eaux, et il s'est toujours montré si délicat, si bien élevé que je n'ai jamais eu la moindre arrière-pensée en me promenant seule avec

lui dans les bois. Pourtant j'ai une inquiétude. Nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient, ni s'il a les moyens de louer un chalet et de me faire vivre. Lorsque je me suis informée de lui à la station thermale, je n'avais pas pensé à poser toutes ces questions.

– Sois sans crainte, ma fille. J'ai beaucoup causé avec M. Théodore et je l'ai toujours trouvé courtois, franc et plein de bon sens. Il ne chercherait certainement pas à se marier s'il ne pouvait assurer à sa femme une existence convenable. On peut se contenter de peu et être aussi heureux qu'avec beaucoup de superflu.

Maria, rassurée, ne songea plus qu'à son bonheur.

Lorsque, en arrivant, le jour suivant, Tiburius apprit par son futur beau-père que la jeune fille consentait à l'épouser, il fut inondé d'une telle joie qu'il ne savait plus que dire ni que faire. Toujours timide, il attendit que Maria, assise auprès de lui, sur le banc du jardin, lui ait avoué elle-même son amour pour poser discrètement, sur la table, le cadeau qu'il avait dissimulé dans sa poche : sept rangs de perles du plus bel orient. En partant pour sa cure, au printemps, il s'était muni d'un vieux coffret dans lequel reposaient quelques bijoux, héritage de sa mère. Il se proposait, à présent, de les faire arranger pour parer sa fiancée.

Maria n'avait pas la moindre idée de la valeur des perles mais son instinct féminin l'avertissait de leur prix et ce dont elle ne pouvait douter, dès qu'elle les eut mises à son cou, c'est qu'elles lui seyaient à ravir.

Entre temps, les papiers de Tiburius étaient arrivés et avaient été présentés au futur beau-père. Maria s'était

taillé des robes neuves dans les coupes d'étoffe que son fiancé avait fait apporter au chalet, s'en tenant toujours à ses vêtements pittoresques de montagnarde. Notre ami ne lui fit à ce sujet aucune observation, la trouvant ravissante ainsi. Il l'emmenait maintenant dans la voiture attelée des fringants chevaux gris, à travers les rues de la station thermale, au grand ébahissement des baigneurs.

Ceux-ci n'étaient pas au bout de leur surprise car ils apprirent bientôt que M. Kneigt avait loué une des plus jolies villas de l'endroit et ceci dans le plus grand secret. Même ses domestiques qui étaient habitués à l'attendre chaque jour près de la falaise Andreas, étaient stupéfaits de voir que leur maître, au cours de ses promenades solitaires, avait déniché cette belle fille qu'il leur présentait maintenant comme leur future maîtresse. On ne parlait dans toute la ville que de cette aventure et les gens de dire en hochant la tête : « Il n'y a pire que l'eau qui dort », ou : « Le fin renard sait où trouver les plus belles poules ».

Les bans ayant été publiés, le mariage eut lieu et Tiburius entra dans son nouveau logis, en grande pompe, sa jeune épouse au bras. Puis, en automne, les baigneurs virent s'arrêter devant la porte une confortable chaise de poste ; l'heureux couple s'y installa et les chevaux les emmenèrent au grand trot vers l'Italie où les nouveaux mariés avaient décidé de passer l'hiver. À dire vrai, ils restèrent à voyager trois années dans différents pays et lorsqu'ils furent las de vagabonder, ils revinrent se fixer dans la propriété que Tiburius, abandonnant celle de ses parents, avait acquise dans le pays de Maria.

Notre ami Tiburius est méconnaissable !

Le paravent aux Chinois rouges est relégué au grenier avec les couvertures de fourrure. Les lits ont de simples paillasses et des draps de toile. L'air et la lumière entrent à flots par les fenêtres ouvertes de la belle maison que mon ami a fait construire. Plus de redingotes ou de pardessus boutonnés jusqu'au menton. Tiburius porte maintenant des vêtements souples et rustiques et s'occupe lui-même de ses terres, tout comme le petit docteur original qui est l'artisan de son bonheur.

Ce médecin qui s'était tracé une si bonne ligne de conduite s'est installé aussi dans les montagnes au voisinage de Tiburius. S'étant rendu compte que le climat y est meilleur que dans la région où il s'était fixé tout d'abord, il s'est transporté avec sa serre et toutes ses plantes rares. Lorsque l'aventure de Tiburius lui était parvenue aux oreilles, il avait ri de bon cœur. Maintenant il a pour son voisin une solide amitié et bien qu'autrefois, il ne l'ait connu que sous le sobriquet de Tiburius, il l'appelle toujours « mon camarade Théodore ». Quant à la jeune femme du docteur, à qui notre ami, jadis, n'était guère sympathique, elle a complètement changé d'attitude à son égard et elle a voué à Maria une sincère affection qui d'ailleurs est réciproque.

Reconnaissons que la jeune paysanne avec son simple bon sens s'est adaptée très vite à sa nouvelle situation. Personne ne pourrait deviner qu'elle n'a pas toujours appartenu au milieu où elle vit, car elle a su mettre en œuvre ses capacités modestes et naïves, sa simple intelligence et

son bon sens, héritage des montagnards, pour créer un intérieur plaisant et joyeux.

Tiburius n'est pas le premier qui ait épousé une paysanne. Mais tout le monde n'a pas la main aussi heureuse. J'en connais, pour ma part, qui ont dilapidé toute leur fortune pour les beaux yeux d'une campagnarde qui ne valait pas cher.

Le père de Maria, trouvant le chalet vide bien mélancolique, est venu retrouver ses enfants. Dans un coin de sa chambre, la vieille horloge continue à découper les heures de son tic tac familial.

Et ici se termine l'histoire du petit sentier de la forêt. Je m'excuse d'avoir toujours désigné mon ami sous son sobriquet de Tiburius, mais Théodore me vient moins facilement aux lèvres. Pourtant, comme mon cher camarade s'est rebiffé et m'a vertement rembarré lorsque je me suis écrié jadis : « Mon pauvre Tiburius, tu es le plus grand fou, le plus parfait nigaud qui soit au monde ! »

N'avais-je pas raison ?

.....

P.-S. Au moment où j'écris ces lignes, me parvient une grande nouvelle. La seule ombre au bonheur du couple Kneigt, leur seul chagrin vient de se dissiper, car Maria vient de mettre au monde un superbe garçon.

Repères biographiques

1805 : Adalbert Stifter naît le 23 octobre dans le petit village d'Oberplan, en Bohême du Sud (aujourd'hui Horní Planá, en République tchèque). Ses parents, Magdalena et Johann Stifter, sont tisserands. Il passe son enfance dans les montagnes de Bohême.

1817 : Alors que Stifter n'a que douze ans, son père est victime d'un accident mortel. L'enfant est pris en charge par son grand-père, Augustin Stifter.

1818 : Adalbert est pensionnaire au monastère bénédictin de Kremsmünster, une période qu'il présentera comme la plus heureuse de sa vie.

1820 : Magdalena Stifter, sa mère, se remarie à un boulanger, avec qui Adalbert a des relations difficiles.

1824 : Il compose ses premiers poèmes.

1826 : Stifter commence à étudier le droit à l'université de Vienne, puis se tourne vers la physique, les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles.

1827 : Il rencontre la jeune Franziska (Fanny) Greipl, fille d'un marchand aisé, dont il tombe amoureux. Ils vivent une relation mouvementée ; les études de Stifter en pâtissent.

1829 : Stifter passe ses vacances d'été avec Fanny et le frère de celle-ci, à Bad Hall. Ainsi naît son premier

récit, *Julius*, en partie autobiographique et qui restera inachevé.

1830 : Sa liaison avec Fanny devient de plus en plus houleuse. Sous le pseudonyme d'Ostade, il publie huit poèmes dans un journal de Linz, comme autant de messages adressés à Fanny. Il lit les romantiques, qui exerceront une influence centrale sur ses écrits. Il mène une vie dissipée et abandonne ses études pour se consacrer à l'écriture, au dessin et à la peinture.

1832 : Stifter tente vainement de trouver un poste d'enseignant à l'université de Prague, puis au lycée de Linz.

1833 : Fanny met fin à leur relation. Les parents de la jeune fille souhaitent qu'ils cessent de se fréquenter en raison de l'existence trop instable de Stifter. Il fait alors la connaissance d'Amalia Mohaupt, fille d'un sous-officier de condition modeste.

1835 : Fiançailles avec Amalia. Le 28 août, Stifter écrit dans une lettre à Fanny qu'il s'est fiancé par fierté et jalousie.

1836 : Fanny se marie à Josef Fleischanderl, un fonctionnaire.

1837 : Stifter épouse Amalia à Vienne le 15 novembre. Des problèmes financiers viennent rapidement troubler l'ordre du ménage. Amalia est dépensière, plusieurs saisies mobilières sont effectuées à leur domicile. Stifter postule en vain à l'Institut d'éducation Mariabrunn à Vienne. Il mène de front l'écriture de deux nouvelles, *Fleurs des champs* (*Feldblumen*) et *Les Effets d'un manteau blanc* (*Wirkungen eines weissen Mantels*).

1839 : Fanny meurt en couches. Stifter est en deuil.

1840 : Il commence à écrire *Le Village de la lande* (*Das Haidedorf*), dont il avait l'idée depuis longtemps, et *Les Cartons de mon arrière-grand-père* (*Die Mappe meines Urgrossvaters*), dont il écrira plusieurs versions et qu'il ne cessera de retravailler jusqu'à sa mort. Il publie *Le Condor* (*Der Kondor*) puis *Le Village de la lande* dans une revue viennoise. Le public leur réserve un bon accueil.

1841 : Stifter participe à la publication du recueil *Vienne et les Viennois* (*Wien und die Wiener*) pour le compte de son ami éditeur Gustav Heckenast. En septembre, il entreprend un voyage à Peterwardein, en Hongrie (Petrovaradin, en actuelle Serbie). Il y trouve l'inspiration pour son récit *Brigitta*. La même année, il prend un emploi de professeur particulier. Publication de la première version des *Cartons de mon arrière-grand-père* et de *Les Grands Bois* (*Der Hochwald*). *Les Grands Bois* signe la consécration de Stifter : beaucoup le considèrent à présent comme un romancier majeur.

1842 : Il publie *Le Château des fous* (*Die Narrenburg*).

1843 : Stifter commence l'écriture de *Le Vieux Garçon* (*Der Hagestolz*). Publication de *Abdias* et de *Les Effets d'un manteau blanc*. Stifter devient professeur particulier de mathématiques et de physique chez Richard von Metternich, le fils du chancelier d'État autrichien Klemens von Metternich. Stifter est désormais édité par son ami (et créancier) Gustav Heckenast. Il retravaille ses premiers récits et établit une seconde version pour chacun d'entre eux. Il en regroupera la plupart dans les

six volumes des *Études (Studien)*, qui paraîtront entre 1844 et 1850.

1844 : Publication de *Le Vieux Garçon*.

1845 : Stifter voyage avec sa femme Amalia à Oberplan, Friedberg, et dans le Salzkammergut. Il publie successivement *La Veillée de Noël (Der Heilige Abend)* – qui sera repris dans le recueil *Pierres multicolores (Bunte Steine)* en 1853 sous le titre *Cristal de roche (Bergkristall)* –, *Le Jeune Sapin (Der beschriebene Tännling)* et *Le Promeneur des bois (Der Waldgänger)*.

1847 : Stifter et Amalia adoptent la nièce d'Amalia, Juliana Mohaupt, âgée de six ans. C'est une grande satisfaction pour Stifter qui désire avoir des enfants mais n'y parvient pas. Pour s'assurer des revenus réguliers, il écrit des articles pour des journaux autrichiens sur des sujets politiques, artistiques et littéraires, tout en continuant de composer et de publier des récits dans des revues et almanachs viennois.

1848 : Face au mouvement révolutionnaire, Stifter se range dans le camp modéré. Il est élu au Parlement de Francfort, première assemblée issue d'un vote démocratique dans le monde germanique. Il est rapidement déçu par la réalité de la vie politique. Parution de *Les Brûleurs de poix (Die Pechbrenner)*.

1849 : Après la dissolution du Parlement de Francfort et l'échec de la révolution, Stifter quitte Vienne pour s'installer à Linz. Il devient conseiller du nouveau gouvernement fédéral, en charge des questions d'éducation. Il publie des textes sur la politique, l'enseignement, le droit. En parallèle,

il commence l'écriture de *Le Vieux Précepteur* (*Der alte Hofmeister*), ébauche de *L'Arrière-Saison* (*Der Nachsommer*).

1850 : Stifter est nommé au poste d'inspecteur des écoles élémentaires de Haute-Autriche.

1851 : Publication de *Le Concierge du manoir* (*Der Pförtner im Herrenhause*). La petite Juliana, désormais âgée de 10 ans, disparaît à Noël. Elle n'est retrouvée que deux semaines plus tard.

1853 : Stifter est nommé conservateur du patrimoine régional de la Haute-Autriche. Il publie les deux volumes des *Pierres multicolores*, comprenant six nouvelles écrites entre 1837 et 1851, remaniées et dotées d'un nouveau titre.

1854 : On diagnostique à Stifter un début de cirrhose du foie. Il est également pris de troubles nerveux.

1855 : Il séjourne quelque temps à Lackenhäuser, et se rend plusieurs fois à Oberplan et Friedberg.

1857 : Lors d'un voyage à Trieste, Stifter voit la mer pour la première et dernière fois. À Klagenfurt, lui et sa femme adoptent Josefine Stifter, leur second enfant. Le roman *L'Arrière-Saison*, son chef-d'œuvre, paraît.

1859 : Stifter souffre d'une inflammation des paupières ; il ne peut plus lire, ni écrire, ni peindre. Le 21 mars, sa fille adoptive Juliana, âgée de 18 ans, s'enfuit du domicile familial ; un mois plus tard, son corps est retrouvé dans le Danube.

1860 : Deux veuves (*Zwei Witwen*) est publié.

1863 : Les problèmes de santé de Stifter deviennent de plus en plus inquiétants. Sa cirrhose du foie s'aggrave, et il présente des troubles psychologiques sérieux.

1864 : Après un été passé au calme à Lackenhäuser, son état de santé empire. Parution de *Descendances (Die Nachkommenschaften)*.

1865 : Stifter effectue des examens médicaux à Vienne, puis une cure à Karlsbad. Il ne peut plus assumer seul le paiement de ses soins, et doit emprunter de l'argent à des proches et des institutions. Il se rend malgré tout à Prague et à Nuremberg afin de se documenter pour son roman historique *Witiko*, dont les trois volumes paraîtront de la fin 1865 à 1867. Au mois de novembre, il obtient une pension de l'État autrichien.

1866 : Il effectue une nouvelle cure à Karlsbad, puis se repose à Lackenhäuser et à Kirchs Schlag. Publication de *La Source de la forêt (Der Waldbrunnen)*, puis de *Le Baiser de Sentze (Der Kuss von Sentze)*.

1867 : Après une troisième cure à Karlsbad puis un séjour de repos à Kirchs Schlag, Stifter se rend à Oberplan, le village de son enfance. Il commence à travailler à une ultime version des *Cartons de mon arrière-grand-père*. Sa cirrhose du foie le fait énormément souffrir.

1868 : Dans la nuit du 25 au 26 janvier, il tente de mettre fin à ses jours en se coupant la gorge avec une lame de rasoir. Il agonise trois jours durant, et meurt le 28 janvier au matin.

Repères bibliographiques

Le Sentier dans la montagne (Der Waldsteig) parut pour la première fois dans l'édition de 1845 de l'*Oberösterreichisches Jahrbuch für Literatur und Landeskunde*, publié à Linz.

Il fut repris en volume en 1850, dans le cinquième tome des *Studien (Études)* de Stifter publiées par l'éditeur Gustav Heckenast, à Pest.

Le Sentier dans la montagne fut traduit pour la première fois en français par Germaine Guillemot-Magitot dans un recueil intitulé *Cristal de roche et autres contes*, paru à Leipzig, chez l'éditeur Tauchnitz, en 1943. C'est la traduction que nous reproduisons dans le présent ouvrage.

Le texte fut également traduit par Henri Thomas, sous le titre *Le Chemin forestier*, dans un recueil intitulé *Les Grands Bois*, qui parut chez Gallimard, toujours en 1943. Une troisième traduction, due à Nicolas Moutin et Fabienne Jourdan, fut publiée en 2014 sous le titre *Le Sentier forestier*, dans un recueil intitulé *Le Sentier forestier et autres nouvelles*, aux éditions Les Belles Lettres.

Traductions françaises

L'Arrière-Saison, trad. par Martine Keyser, Paris, Gallimard, 2000.

Brigitta, trad. par Marie-Hélène Clément et Silke Hass, Tours, Farrago, 2000.

Le Cachet, trad. par Sibylle Muller, Paris, Circé, 2012.

Les Cartons de mon arrière-grand-père, trad. par Élisabeth de Franceschi, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1989.

Le Château des fous, trad. par Alain Coulon, Paris, Aubier-Montaigne, 1979.

Le Condor, trad. par Jean-Claude Schneider, Rezé, Séquences, 1994.

Le Condor, trad. par Jacqueline Chambon, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996.

Cristal de roche et autres contes (comprend *Cristal de roche*, *Le Célibataire*, *Brigitte* et *Le Sentier dans la montagne*), trad. par Germaine Guillemot-Magitot, Leipzig, Tauchnitz, 1943.

Dans la forêt de Bavière, trad. par Yves Wattenberg, Saint-Maurice, Premières pierres, 2010.

Descendances, trad. par Jean-Yves Masson, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996.

Les Deux Sœurs, trad. par Claude Maillard, Belval, Circé, 2004.

Fleurs des champs, trad. par Sibylle Muller, Belval, Circé, 2008.

Les Grands Bois suivi de *Abdias* et de *Le Chemin forestier*, trad. par Henri Thomas, Paris, Gallimard, 1943.

L'Homme sans postérité (traduit également sous le titre *Le Célibataire* par Germaine Guillemot-Magitot en 1943, et sous le titre *Le Vieux Garçon* par Marion Roman en 2014), trad. par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Phébus, 1978.

Pierres multicolores, tome 1 (comprend *Cristal de roche*, *Mica blanc*, *Granite*), trad. par Bernard Kreiss, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1988.

Pierres multicolores, tome 2 (comprend *Tourmaline*, *Calcaire*, *Lait de roche*), trad. par Bernard Kreiss, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1990.

Le Sentier forestier et autres nouvelles (comprend *Le Sentier forestier*, *Le Sceau des anciens* et *Le Sapin aux inscriptions*), trad. par Nicolas Moutin et Fabienne Jourdan, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Le Vieux Garçon (traduit également sous le titre *Le Célibataire* par Germaine Guillemot-Magitot en 1943, et sous le titre *L'Homme sans postérité* par Georges-Arthur Goldschmidt en 1978), trad. par Marion Roman, Paris, Éditions Sillage, 2014.

Le Village de la lande, trad. par Bernard Kreiss, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994.

Études critiques

BANDET Jean-Louis, *Adalbert Stifter, Introduction à la lecture de ses nouvelles*, Paris, Klincksieck, 1974.

BLACKALL Eric Albert, *Adalbert Stifter, A Critical Study*, Cambridge, Cambridge University Press, 1948.

GUMP Margaret, *Adalbert Stifter*, New York, Twayne Publishers, 1974.

HAINES Brigid, *Dialogue and Narrative Design in the Works of Adalbert Stifter*, Londres, Modern Humanities Research Association for the Institute of Germanic Studies, University of London, 1991.

SWALES Martin et SWALES Erika, *Adalbert Stifter : A Critical Study*, Cambridge - New York, Cambridge University Press, 1984.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Emmanuel Bove, *Cœurs et visages*
Joseph Conrad, *Le Duel*
Thomas De Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Karl Kraus, *Aphorismes*
Herman Melville, *Le Grand Escroc*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *La Légende du saint buveur*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Ma vie*
Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :

<https://editions-sillage.fr/>

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017